

Le renouveau méthodologique en Sciences humaines:

Recherche et méthodes qualitatives

**Harold Bhérer
Jean-Pierre Deslauriers
Yvon Pépin
Paul Villeneuve**

**COLLECTION RENOUVEAU MÉTHODOLOGIQUE
GROUPE DE RECHERCHE ET D'INTERVENTION RÉGIONALES
UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À CHICOUTIMI**

Ont collaboré à la publication:

Roland Charbonneau, Département des sciences humaines, UQAC.

Harold Bhérer, Département de management, Université Laval.

Jean-Pierre Deslauriers, Département des sciences humaines, GRIR, UQAC

Yvon Pépin, Département de counseling et orientation, Université Laval.

Paul Villeneuve, Département de géographie, Université Laval.

Traitement de texte: Jacinthe Ratté

Maquette: Martin Dufour

Coordination à l'édition: Christiane Gagnon, GRIR, UQAC.

Le colloque a fait l'objet d'un enregistrement sur bandes magnétoscopiques disponibles à la bibliothèque de l'UQAC.

Copyright, Université du Québec à Chicoutimi

Dépôt légal - 1^{er} trimestre 1985, Bibliothèque nationale du Québec

ISBN 2-920730-01-0

2^e trimestre 1986, Bibliothèque nationale du Canada

Distribution: GRIR

555, boul. de l'Université

Chicoutimi (Québec)

G7H 2B1

Tél.: (418) 545-5011, poste 3700

Cette publication a été rendue possible grâce à une subvention du Décanat des études avancées et de la recherche de l'UQAC.

TABLE DES MATIERES

Avant-propos.	1
Roland CHARBONNEAU, Université du Québec à Chicoutimi	
Changement social et méthodes qualitatives.	5
Jean-Pierre DESLAURIERS, Université du Québec à Chicoutimi	
La méthode comme fonction du sujet.	19
Harold BHÉRER, Université Laval	
Logique dialectique et méthodes qualitatives.	33
Paul VILLENEUVE, Université Laval	
La performance des sciences humaines: Vers une psycho-sociologie de l'activité scientifique.	51
Yvon PÉPIN, Université Laval	
Bibliographie.	102

Roland Charbonneau

AVANT-PROPOS

Entre les "vraies" recherches scientifiques, donc quantitatives, conduites par les "vrais" spécialistes, donc en sciences pures et appliquées, les autres recherches quantitatives conduites en sciences humaines et les recherches autres que quantitatives conduites un peu partout, il y avait certes encore place pour une énième tentative de situer les recherches et méthodes qualitatives en sciences humaines. C'est donc à cette redoutable tâche que le colloque du GRIR, tenu en avril 1984, a tenté de s'atteler et qui explique le titre retenu: "Le renouveau méthodologique en sciences humaines: recherche et méthodes qualitatives". Les quatre communications présentées dans les actes de ce colloque, vous sont livrées comme suit. D'abord, Jean-Pierre Deslauriers tente d'établir quelques têtes de pont entre le "Changement social et les méthodes qualitatives". Puis, Harold Bhérer nous présente son essai sur "La méthode comme fonction du sujet". Ensuite, Paul Villeneuve explore certains liens entre "La logique dialectique et les méthodes qualitatives". Enfin, Yvon Pépin nous expose la vision-prospective de "La performance des sciences humaines; vers une psycho-sociologie de l'activité scientifique".

Depuis René Descartes, philosophe, mathématicien et physicien français, et son célèbre "Discours de la méthode" (1637), jusqu'à tout récemment encore, c'est comme si, dans sa condition et sa manière d'être, l'humain en était venu à cesser d'exister depuis la hauteur des épaules en descendant. Cette manière de guillotiner avait comme

coupé presque tout lien entre le coeur et l'esprit, l'émotionnel et le rationnel. Le résultat de cette radicale coupure se traduisait de façon péremptoire jusqu'à un passé encore tout récent, par des propos du genre: "Mais ce que vous dites là n'est absolument pas rationnel", ou bien "Bien voyons donc, vos arguments ne sont que d'ordre émotionnel", ou encore: "Ce que vous avancez là n'a rien de scientifique car vous n'avez procédé à aucune saisie de données statistiques", et ainsi de suite.

En fait, tout se passait comme si l'être humain n'était fait que de raison et de quantifiable. À la rigueur, même le qualitatif pouvait être quantifié via la pondération: Excellent = 5, Très bien = 4, Bien = 3, Faible = 2, Très faible = 1, Nul = 0. Ainsi pouvait-on enfin traîner le qualitatif jusque dans le champ du quantitatif pour donner du "vrai" poids à ce qui autrement ne serait demeuré qu'un vulgaire jugement de valeur, non scientifique, donc sans le moindre poids dans la balance rigoureusement exacte parce que scientifiquement conçue et mise au point, soigneusement vérifiée et dûment inspectée.

En dehors, à côté et au-dessus de tout ça, se sont quand même maintenus une tradition, un courant, des petits foyers de recherche où la primauté absolue n'allait pas automatiquement au sacro-saint quantitatif. Comme le rappelle si justement Jean-Pierre Deslauriers dans les pages qui suivent, ce type de recherche, longtemps porté par l'école sociologique de Chicago, nous a valu des chefs-d'oeuvre du genre de "Street Corner Society", qui émergeaient à la fois des techniques de l'observation participante et de l'entrevue semi-dirigée. L'observation

participante a connu un fort regain de vie quand la sociologie s'est exportée vers l'étude des "peuplades" après qu'on l'eut soigneusement dé-baptisée pour mieux la re-baptiser sous le nom d'anthropologie.

Quant à la monographie pour une collectivité et à l'histoire de vie pour un individu, elles ont repris vie surtout par l'entremise des sciences historique, socio-linguistique et andragogique, un peu comme si l'adage africain leur avait tenu lieu de chemin de Damas: "Quand un vieux ou une vieille meurt, c'est comme une bibliothèque qui brûle". Ce qui nous a valu ici au Saguenay — Lac-Saint-Jean, comme partout ailleurs au Québec¹, une floraison de réalisations magnifiques: le très beau projet SAKINI de Suzanne Charest, un superbe mémoire de maîtrise en étude régionale de Normande Vasil, un monumental ouvrage sur les parlers sagamien et charlevoisien de Thomas Lavoie, etc., etc...

Enfin, si "une image vaut mille mots", la recherche qualitative commence à vouloir les formuler. A l'aide de grilles d'analyse appropriées, on en vient graduellement à mettre des images en mots et non pas seulement l'inverse. En ce domaine comme dans tant d'autres, le Québec peut une fois de plus compter sur un expert de très haut calibre, en la personne du professeur Michel Cartier, alias Jos Kébek, de l'UQAM.

Tout cela nous semble encourageant pour le présent et l'avenir. Ainsi que la lecture des actes de ce colloque vous le démontrera, la recherche qualitative rassemble de plus en plus d'adeptes de tous les horizons disciplinaires, qui produisent de plus en plus de travaux intéressants et

accessibles. Il nous semble maintenant de moins en moins éloigné le jour où le premier souci de toute personne pratiquant la recherche scientifique sera de (se) mettre un peu plus de coeur dans le génie et un peu plus de génie dans le coeur. Finies les recherches sans coeur et sans génie!

Je pense notamment ici à celles que poursuivaient pour le compte du Pentagone certaines universités américaines, pendant la guerre du Vietnam. Elles avaient conclu que pour dissuader les populations civiles vietnamiennes d'appuyer les Vietcongs et afin de discréditer ces derniers, il fallait bombarder "par erreur" les écoles (sic) et les hôpitaux (re-sic) vietnamiens. Puis on "s'excusait" en mettant tout bonnement la faute sur les rapides et surnoises offensives des méchants Vietcongs qui obligeaient les bons Américains à riposter rapidement, d'où le haut risque que ce genre d'erreurs malheureuses se produisent et se reproduisent...

Enfin logée simultanément à l'intelligence du coeur et au coeur de l'intelligence, toute recherche scientifique se retrouverait-elle:

au moins autant du côté du droit que de la force,
 " " " " " de l'équité que de la justice,
 " " " " " du devoir que du pouvoir,
 " " " " " du travail que du capital,
 " " " " " du faible que du fort.

Et si cela était? En bien! ça nous changerait bougrement d'accoutumance!

1 Notamment grâce à l'Institut québécois de recherche sur la culture, dirigé par Fernand Dumont.

Jean-Pierre Deslauriers

RECHERCHE QUALITATIVE ET CHANGEMENT SOCIAL *

En opposition à la philosophie avec laquelle elle se confondait à ses débuts, la recherche sociologique s'est d'abord définie comme empirique: la théorie devait se constituer à partir de données identifiables comme le faisaient les sciences naturelles. C'est ainsi que la sociologie pensait accéder au statut de science et pour ce faire, elle s'est empressée de puiser dans l'arsenal méthodologique développé antérieurement.

A vrai dire, si la force de la connaissance scientifique réside dans sa méthode et si la connaissance sociologique peut emprunter à celle du monde physique, elle ne s'en distingue pas moins par son objet d'étude, soit la société et ses parties constituantes. Cet objet est en constant mouvement, en état permanent de déstructuration et de restructuration; de plus, il agit parfois avec des sursauts de conscience claire et ce, à une haute échelle. Il devient donc difficile d'appliquer à un sujet conscient les techniques de recherche éprouvées sur un objet privé de volonté.

Après avoir connu un essor considérable, et au point d'être considérée comme la méthode de recherche dominante, la recherche quantitative commence à être remise en question. Non pas qu'elle fut la seule méthode de recherche utilisée

* Texte révisé de la communication présentée au colloque.

par le passé: il y a toujours eu un courant de recherche plutôt qualitative.

C'est tout à l'honneur de l'anthropologie d'avoir gardé le flambeau allumé alors que la sociologie était absorbée dans les tests statistiques. Cependant, l'approche qualitative connaît actuellement un sursaut de vitalité. Après avoir dressé un tableau de la situation actuelle, j'essaierai de démontrer comment la recherche qualitative peut s'avérer la voie privilégiée pour l'étude du changement social.

La société capitaliste, autant dire la société occidentale, traverse actuellement une crise majeure: ce n'est peut-être pas la crise que les lénistes souhaitent et qui créerait les conditions objectives de la révolution, mais c'est une crise structurelle importante, certes la plus sérieuse depuis la grande dépression des années 30. L'inflation, les problèmes financiers des Etats et des multinationales, les faillites des petites entreprises, les banqueroutes des pays du tiers-monde, tout ça fait partie de notre menu quotidien. Bien sûr, le chômage apparaît comme le résultat le plus désastreux parce qu'il entraîne un cortège de misères pour les individus. Pourtant, c'est plus facile de s'en rendre compte quand l'événement commence à se préciser, la situation actuelle n'est que le développement naturel du machinisme du siècle passé. Ce machinisme, que tout le monde saluait chapeau bas, industriels et hommes de progrès compris, tient sa promesse de délivrer la personne du travail et peut même aller au-delà, en pénétrant dans le sacro-saint de la décision. Le travail humain devient de moins en moins nécessaire avec le développement de la bureaucratie, de l'informatique, de la robotique, de la micro-électronique, de la télématique et autres tics.

Qui plus est, ce développement de la machine frappe là où le bât blesse, soit le secteur tertiaire. Depuis un bon moment, le nombre de travailleurs employés dans l'agriculture et l'industrie décline; cependant, grâce au développement des services en général et à l'expansion de l'Etat en particulier, il a été possible d'absorber une bonne partie de la main-d'oeuvre, malgré un taux de chômage persistant. Or, il semble bien que l'informatique "industrialisera" le secteur tertiaire: le personnel clérical, les commis, les agents de maîtrise, tous seront vraisemblablement affectés par la machine qui se chargera des tâches de plus en plus complexes. La situation économique actuelle ne favorise pas l'emploi mais chose certaine, même si les affaires redevenaient prospères, ce qui est possible, il est douteux que l'emploi en bénéficiera: depuis vingt ans, le taux de chômage ne cesse de grimper, et il baisse pour monter plus haut par la suite. Il est difficile de voir comment le marché du travail pourrait intégrer les jeunes, diplômés ou non, les femmes qui veulent reprendre leur emploi, les personnes âgées qui veulent continuer à travailler, les ouvriers recyclés. La raison est simple: l'économie n'en a plus besoin, elle peut fonctionner sans eux.

La question fondamentale soulevée par notre temps n'est pas seulement de nature économique: elle touche aussi les valeurs, la sensibilité, les croyances, la culture. La crise que nous traversons est d'autant plus profonde qu'elle ébranle les certitudes sur lesquelles notre système de valeurs s'est fondé et le coeur est touché, à savoir le travail. Alors que le travail, dans les sociétés pré-capitalistes, était considéré comme un moyen d'assurer sa subsistance, dans le régime capitaliste, il est devenu une vertu morale associée à la fierté de soi, à l'indépendance, à

la vocation. Et la vertu a été d'autant plus louée que les personnes ont commencé à travailler pour les autres au lieu d'être à leur compte. Même Marx s'est laissé charmer par cette sirène en définissant le travail comme la façon pour les hommes d'entrer en relation avec la nature. Mais voilà que la richesse peut se développer sans travail humain, que le rêve de tout entrepreneur peut se réaliser: produire avec des machines dociles, qui ne rechignent pas sur les quarts de travail, qui ne se syndiquent pas, qui ne répliquent pas, et qui peuvent même prendre certaines petites décisions. Malgré ce renversement de données, on pousse encore au travail, même si les jeunes crèvent sur l'assistance sociale à cause d'une allocation trop mince. Car cette misère doit supposément les inciter à se trouver un emploi. Très bien, mais où se diriger? Les débouchés brillent par leur absence. Mais au mépris de l'observation courante, on croit au travail comme au bonheur.

Il faut souligner que pour nos contemporains, le travail est synonyme de travail salarié, et le chômage veut dire perte de salaire. Ce n'est pas que le chômage soit une plaie, car il peut signifier un changement d'occupation et d'activité: c'est la perte de revenu lié au travail salarié qui est catastrophique. Or, dans notre mentalité, travail et revenu sont indissociablement liés: pas de travail, pas de revenu. Oh! il y a bien des exceptions, telles que les personnes âgées, les accidentés de travail, les personnes exclues du marché du travail, mais on prend bien soin de leur faire sentir leur état d'exception en les stigmatisant, en les culpabilisant. Cependant, comment continuer à vanter le travail quand le chômeur prévaut? Choc terrible et revision douloureuse pour les capitalistes et les politiciens:

comment remplacer le droit au travail par le droit au revenu? On patauge dans la crise de conscience.

Il devient impérieux de considérer le changement des sociétés occidentales comme étant de nature qualitative et orienté vers la transformation radicale de nos conditions de vie, vers une situation entièrement différente de ce que nous avons connu jusqu'ici. Cependant, dans une période de recherche et de bouleversement comme celle que ce siècle a connu, il est normal que la pratique devance la théorie et que les conditions émergent avant que les concepts ne les identifient. Marcel Rioux illustre bien cette période par le concept de rupture:

Sans exclure cette acceptation (la rupture épistémologique), la notion de rupture que nous utilisons va bien au-delà, en ceci qu'elle veut marquer la discontinuité entre les normes socio-culturelles - fussent-elles d'un type de société, d'une formation et d'une classe sociale ou d'un groupe, - et les pratiques "réellement existantes" dans la pensée, l'agir et le faire de ces entités sociales. En plus de privilégier la pratique par rapport à la théorie, ce point de vue essaie de cerner ce qui naît et veut naître au sein des groupes sociaux pour lesquels certaines normes ont cessé d'être opérantes". (1982: 53).

A cause de cet éclatement, plusieurs sautent à la conclusion que le mouvement de changement s'affaiblit, et que toute

brèche dans l'unité cache un agent provocateur. Cependant, le véritable problème n'est pas là: c'est celui de la théorie qui ne peut rendre compte d'un mouvement décentralisé, figée qu'elle est dans les cadres des grands mouvements d'ensemble et dans la tentation étatiste. On assiste donc à un effort désespéré de la théorie officielle de se renflouer avec le féminisme, les groupes populaires et communautaires alors que l'histoire l'aurait laissé tomber depuis belle lurette n'eut été les efforts des intellectuels plus forts en mémoire qu'en imagination.

En l'absence d'une théorie qui rendrait compte de la situation actuelle, il faut se rabattre sur l'expérience, l'expérimentation, la pratique et la praxis pour essayer de déceler la nouvelle orientation sociétale. De ce point de vue, notre époque ressemble à celle de la première moitié du XIX^e siècle qui fut une période de transition: cette époque continuait de traîner les vestiges du Moyen-Age, et vestiges encore importants, en même temps que le système capitaliste commençait à se pointer et à prendre de l'élan. Quand on regarde les idées maîtresses qui ont ensuite constitué le fer de lance du mouvement socialiste, on se rend compte vite qu'elles ont presque toutes été élaborées au cours de la première moitié du siècle dernier, la seconde moitié essayant de trouver une filiation certaine entre les aspirations du mouvement alternatif et les idées véhiculées par le courant baptisé par la suite péjorativement de socialisme utopique.

L'étude du changement social se développe donc sur deux grands axes. Le premier, c'est celui de la pratique:

comment se développe le changement, prenant en considération les nouveaux moyens de production électronique, les nouvelles techniques disponibles, la nouvelles sensibilité, les nouveaux acteurs, et la situation politique, économique et sociale actuelle? Dans cette période de transition, la pratique apparaît comme une illustration de la nouvelle société qui se construit et de la vieille qui se défait. Deuxièmement, l'axe théorique: comment comprendre un mouvement social à la fois émiété et efficace? Comment saisir l'apprentissage politique qui se fait dans les micro-expériences et comment peuvent-elles servir à une réorganisation sociale complète? Il ne s'agit pas de faire table rase du passé, mais bien d'utiliser les éléments théoriques qui peuvent avoir conservé leur actualité et de l'ajuster à la nouvelle réalité. Ce point de vue, la recherche qualitative peut être d'une très grande utilité.

Qu'est-ce que la recherche qualitative? C'est un terme assez général qui désigne plusieurs approches qui partagent des points communs mais aussi des différences. En fait, c'est un vieux courant qui remonte au tout début de la recherche sociologique et son centre états-unien était l'Université de Chicago.

La recherche qualitative se caractérise par ses données, tirées de l'expérience, du point de vue des personnes, des acteurs et aussi par sa méthode d'analyse plus inductive. En reliant données et méthodes d'analyse, qu'elles soient qualitatives ou quantitatives, on peut classer ainsi les méthodes de recherche¹.

	Données		
	<hr/>		
	QT	QL	
	<hr/>		
Analyse	QT	I	II
	<hr/>		
	QL	III	IV

Case I (Analyse et données quantitatives):

Données habituellement soumises au traitement statistique et à l'ordinateur, comme les données du recensement, les questionnaires standardisés.

Case II (Analyse quantitative et données qualitatives):

Analyse automatique du discours. (Avec le développement des ordinateurs, cette branche-là devrait connaître un développement considérable).

Case III (Analyse qualitative et données quantitatives):

C'est l'approche utilisée par ceux qui critiquent la politique sociale par exemple: on prend les données officielles et on les interprète autrement à l'aide d'un autre cadre de référence, d'autres valeurs, d'autres objectifs.

Case IV (Analyse et données qualitatives):

C'est là que se situe habituellement la recherche qualitative.

Deux remarques s'imposent:

- La frontière entre qualitatif et quantitatif n'est pas aussi claire dans la réalité que dans le tableau: une donnée quantitative a toujours un peu de qualitatif et vice versa, et c'est la même chose pour la méthode d'analyse. Peut-être devrions-nous parler plutôt de recherche exploratoire et de recherche de vérification, mais le terme de recherche qualitative est le plus connu.
- La recherche qualitative a énormément emprunté à l'anthropologie et la sociologie ne lui rend pas toujours justice. De fait, j'ai souvent l'impression que l'anthropologie, c'est de la sociologie à l'étranger, alors que la sociologie, c'est de l'anthropologie à la maison!

La recherche qualitative improvise en assouplissant le pattern habituel du processus de recherche: les étapes sont moins standardisées, les chevauchements sont non seulement possibles mais aussi souhaités. Elle mise sur l'induction plutôt que la déduction, malgré qu'il soit impossible de débiter une recherche sans un peu de déduction. On veut toujours découvrir des choses avant de partir, mais la recherche qualitative traditionnellement met l'accent sur les concepts qui émergeront des données au fur et à mesure, sur les idées qui germeront à mesure que le matériel s'accumulera.

C'est une recherche orientée vers la compréhension des choses, mais en donnant beaucoup d'importance aux points de vue des personnes et en essayant de comprendre de l'intérieur. L'expérience individuelle devient une donnée essentielle.

Dans un temps où les nouvelles conditions échappent aux cadres théoriques habituels, où la pratique nouvelle ne suit plus les canaux établis, il est essentiel de prendre en considération le point de vue des acteurs. Car le changement social oscille entre deux pôles: d'un côté, il peut être défini comme:

... toute transformation observable dans le temps qui affecte, d'une manière qui ne soit pas que provisoire ou éphémère, la structure ou le fonctionnement de l'organisation d'une collectivité donnée modifie le cours de son histoire (ROCHER, 1969: 344).

Cette définition a le mérite de la clarté, mais aussi le défaut de considérer le changement comme provenant de l'extérieur. De l'autre bout de la lorgnette, le changement est aussi le résultat d'efforts, de tenacité, de pratiques que les personnes déploient en connaissance de cause avec une finalité précise. Le changement social, c'est la culture vivante que les membres d'une société reprennent à leur compte. Il faut donc à la fois observer et rendre compte des nouvelles pratiques et décrire la réalité du point de vue des nouveaux acteurs historiques, en s'attachant non seulement à décrire les embûches, mais aussi les intentions et le projet qui les animent. Le changement social est une praxis, i.e. une activité qui réconcilie une nouvelle façon de faire et une nouvelle façon de penser qui lui correspond.

Par la souplesse de sa méthode, la simplicité de ses techniques, la recherche qualitative peut jouer un rôle de première importance dans l'étude des formes de changement social. En portant attention aux lieux où le changement se déroule, aux lieux de médiation des changements personnels et sociaux, elle permettra de mieux comprendre la réalité et de démontrer comment l'avenir se trouve dans le présent.

La recherche qualitative recourt habituellement aux techniques suivantes:

1) L'observation participante

C'est probablement la plus ancienne technique utilisée, et elle consiste à développer une connaissance intime du sujet d'étude en allant sur les lieux physiques du phénomène, en observant les personnes, en leur parlant, en participant. L'observation essaie d'étudier un phénomène social donné dans son milieu naturel. Cette technique a été et continue d'être utilisée en anthropologie; la sociologie en fait aussi usage mais sans toujours rendre crédit à sa discipline soeur.

2) L'entrevue semi-dirigée

Cette technique est utilisée en conjonction avec d'autres, et c'est difficile de faire une recherche sans faire d'entrevue. Cependant, l'entrevue se fera rarement avec un questionnaire fermé; la plupart du temps, le questionnaire sera plutôt un guide d'entrevue.

3) L'histoire de vie

Une vieille technique qui revient à la mode: on essaie de voir comment les grands processus sociaux traversent la vie des personnes, comment ils se traduisent concrètement dans la trame quotidienne individuelle.

4) La photographie

La photographie n'est pas trop utilisée en recherche parce qu'elle pose des problèmes d'analyse. Une photo contient toujours tellement d'éléments qu'à l'analyse il est difficile d'en faire le tri. Mais, il y a des travaux qui se poursuivent et déjà, on dispose de cadres d'analyse raffinés.

Ce sont les techniques le plus couramment utilisées mais on devrait prendre pour règle d'or de recourir à n'importe quelle technique qui peut nous amener des renseignements, des idées, à l'intérieur d'un cadre éthique.

CONCLUSION

Le grand problème de la recherche qualitative a été celui de la méthodologie, mais il est en voie de solution: il s'est publié beaucoup de livres de méthodologie qualitative au cours des quinze dernières années, et l'arsenal méthodologique commence à prendre de l'importance. Il faut toutefois continuer à renforcer le joint entre les données plus subjectives, intuitives, et les grands processus sociaux qui sont à l'oeuvre, consciemment ou non. De ce point de vue, l'approche dialectique est très utile, surtout dans la version de Gurvitch (1962); elle nous pousse à relier ce qui est donné comme séparé, à identifier les composantes de la totalité.

Une autre grande question qui se pose à la recherche qualitative est celle de son idéologie; si les données plus subjectives sont simplement traitées comme une autre donnée, il me semble que le courant y perdra beaucoup. Car les idées que les personnes émettent, les sentiments qu'elles expriment, les jugements qu'elles se forment, c'est leur propre histoire. C'est une donnée qu'il ne faut jamais perdre de vue. Pour plusieurs chercheurs, la recherche qualitative est simplement une autre sorte de recherche, mais elle pose avec plus d'insistance la question de l'orientation politique du chercheur, l'usage des données et ses valeurs.

A défaut de ce cadre éthique et politique, la recherche qualitative risque de se retrouver dans la même position que celle où se trouve la recherche quantitative aujourd'hui, i.e. un autre instrument du pouvoir. Parce qu'elle traite avec des personnes vivantes, non avec des symboles, il est important sinon essentiel de prendre en considération le cadre social ambiant. En outre, il semble impossible de développer de nouvelles connaissances sans penser à leur impact sur la liberté, la justice et le changement.

Parlant de la recherche sociologique, Jean Duvignaud suggère: "Elle ne saurait se contenter de "problèmes abstraits" mais devrait répondre aux interrogations réelles de l'homme vivant, tel qu'il est, et non réfracté à travers les doctrines et les idéologies. Et peut-être, par là, la sociologie trouvera-t-elle une vocation nouvelle en ne tentant plus de ramener l'individu au collectif, mais de savoir pourquoi, au milieu de la trame collective, surgit et s'impose l'individualisation... (Duvignaud, 1963: XV).

NOTE ET REFERENCES

Note

- 1 Ce classement m'a été suggéré par le professeur Richard Lefrançois, de l'Université de Sherbrooke.

Références

DUVIGNAUD, Jean, Préface du volume de Maurice Halbwachs, La mémoire collective, Paris: Presses Universitaires de France, édition de 1968.

GURVITCH, George, Dialectique et sociologie, Paris: Flammarion, 1962.

RIOUX, Marcel, "Remarques sur les pratiques émancipatoires dans les sociétés industrielles en crise", in Jean-Pierre DUPUIS et al., Les pratiques émancipatoires en milieu populaire, Québec: Institut québécois de recherche sur la culture, 1979, pp.45-71.

ROCHER, Guy, Sociologie générale, Tome 3, Montréal: HMH, 1969.

Harold Bherer

LA METHODE COMME FONCTION DU SUJET

Les débats sur les méthodologies de recherche ne sont pas nouveaux au Québec. Il y a quelques années déjà, j'avais l'honneur de participer à un colloque semblable à celui qui nous rassemble aujourd'hui. J'avais alors abordé ce thème de façon assez classique, avec références épistémologiques et divers coups de chapeau ou de trique, selon le cas, aux holistes et aux réductionnistes.

Mon propos d'aujourd'hui est tout différent. Sous le titre "La méthode comme fonction du sujet", j'ai pensé donner priorité au sujet sur la méthode elle-même, me débarrasser pour un moment de la "méthode-carapace", masquant les doutes du chercheur et créant de faux sentiments de sécurité, de certitude, de science. Peut-être pourrions-nous redonner ainsi à la "méthode-doute" - et donc, Descartes oblige, **au sujet** - sa fonction hésitante et aventureuse, dans la "quête de savoir". Mettre enfin l'accent non plus sur la police d'assurance, mais sur la beauté et la gratuité du risque lui-même.

A cet effet, j'ai pensé plutôt vous faire part de mes réflexions sur la problématique de la recherche qualitative et sur son développement pour les années à venir.

L'ETUDE DES ORGANISATIONS

Qu'il me soit d'abord permis de rappeler que les organisations constituent mon champ d'étude. Il s'agit là d'un objet très particulier, d'un **"objet doté de projet"**, comme diraient les biologistes. Si l'on retourne aux paradigmes de Burrell et Morgan, on constate que presque tous les courants de la pensée humaine reconnaissent aux organisations ce caractère particulier.

Les fonctionnalistes trouvent les projets tout à fait défendables; leur problème consiste à trouver la meilleure méthode pour les réaliser. Les humanistes radicaux, les marxistes et les structuralistes considèrent souvent les projets comme aliénants; mais personne ne nie que les organisations soient des objets dotés de projets, sauf certains subjectivistes, comme Bittner, qui remettent carrément en question le concept d'organisation. Ils considèrent que l'organisation n'est qu'un assemblage de sujets eux-mêmes dotés de projets et que finalement l'organisation n'existe pas.

Dans un cas comme dans l'autre, il paraît difficile d'étudier les organisations à partir des seules perspectives quantitatives. Qu'on considère les organisations comme dotées de projets ou comme inexistantes, les méthodes quantitatives sont insuffisantes pour les cerner.

D'autre part, le débat qu'on soulève encore aujourd'hui, entre qualitatif et quantitatif, la plupart des gens raisonnables l'ont à peu près réglé. La dichotomie quantitatif-qualitatif, on l'a déjà souligné, est très difficile à défendre à l'état pur. Il n'y a plus que les raisonneurs pour continuer ce débat-là. Les raisonnables, eux, sont passés à autre chose.

Etudiant les organisations, je n'éprouverais donc aucun mal à justifier mon recours aux méthodes qualitatives, d'autant plus que - comme on vous l'a dit ce matin - j'étudie des organisations plutôt neuves voire même marginales: les entreprises communautaires, les entreprises autochtones, l'émergence de l'entrepreneurs collectif. Il serait donc facile d'aligner les arguments-massues en faveur de "ma" méthode, avec le risque d'oublier moi-même mes propres doutes, de mettre l'accent sur les certitudes les plus défendables, c'est-à-dire, celles qui ne sont pas neuves, et d'effacer ainsi tout caractère exploratoire et explorateur de telles recherches. Tel m'apparaît le danger principal qui guette la méthodologie comme idéologie de la recherche.

FAILLES THEORIQUES DE L'APPROCHE QUALITATIVE

Je préfère regarder avec un certain recul les recherches qualitatives que j'ai eu le plaisir de mener et que je mène encore, et profiter de ce forum pour discuter avec vous des défis d'ordres théorique et pratique auxquels nous - tenants de cette méthode - devons maintenant faire face.

Au plan théorique d'abord. Dans un ouvrage récent, **Beyond Method**, Gareth Morgan souligne le danger qui menace l'approche qualitative au cours des années 80. Durant les années 60 et 70, la recherche a été dominée en Amérique du Nord par un courant d'empirisme abstrait basé sur les méthodes quantitatives. Nous sommes maintenant menacés, avec l'engouement pour les méthodes qualitatives, de tomber à nouveau dans un empirisme abstrait, mais basé celui-là sur les monographies et les études de cas. Ici encore, Gareth Morgan a vu très juste. Les analyses transversales, les grandes synthèses ne se font pas. C'est précisément ce

genre de problématique que je voudrais élaborer tout à l'heure à la lumière des problèmes concrets qui nous sont posés.

Mais, auparavant, j'aimerais souligner que si on ne devait pas résoudre ces problèmes-là, nous tomberions dans un hyperfactualisme qui a déjà été dénoncé par David Easton il y a très longtemps, dans son grand classique, **A Framework for Political Analysis**; Easton s'y faisait le défenseur d'une approche qualitative à l'étude de la science politique et soulignait un peu dans les mots qu'on a utilisés ce matin le dilemme pour le spécialiste en science politique: révéler ce qui est certain, mais insignifiant, ou bien dégager ce qui paraît important, mais plus difficile à démontrer. Il proposait alors un changement méthodologique pour éviter l'exagération, l'hyper-factualisme, l'insignifiance, c'est-à-dire, la non signification des résultats accumulés, souvent par centaines de milliers, par les approches purement quantitatives. C'était là une réaction.

Mais, il ne faut pas oublier que cette domination des approches quantitatives était survenue elle aussi en réaction à une domination antérieure, au cours des années 40, des recherches qualitatives. Les anthropologues qui sont partis faire de l'observation participante dans les tribus africaines, australiennes ou nordiques, n'utilisaient pas des méthodes quantitatives. Et c'est en réaction aussi contre leur accumulation de données monographiques devenues insignifiantes par leur nombre que les méthodes quantitatives se sont développées et ont pris une telle ampleur. Alors, allons-nous nous contenter d'une simple oscillation du pendule?

Je propose plutôt que nous fassions face au défi concret qui nous confronte et là-dessus je distinguerais cinq ou six problèmes plus particuliers au chercheur québécois. Pour mieux les comprendre, étant donné notre passé janséniste, nous les appellerons "tentations". Dans le contexte québécois et dans la conjoncture de la société québécoise, le chercheur se trouve en lutte à une tentation actionniste, une tentation misérabiliste, une tentation normative, une tentation contemplative, une tentation monographique et une tentation du gestionnaire.

LES TENTATIONS DE LA PRATIQUE QUALITATIVE

Afin de mieux aborder la première tentation, on va essayer d'identifier d'où originent principalement ces dangers. Ils proviennent surtout du fait que la démarche qualitative se signale par cette étrange intimité entre le chercheur et son objet de recherche, la connivence, la complicité. C'est-à-dire que nous sommes victimes d'une espèce de vertige de l'action, un appel de l'action. La recherche est à peine commencée, que déjà on est sollicité pour des interventions à saveur de redressement ou de solution. La tentation de l'action, le court terme qu'on impose toujours au chercheur... Et là, je pense qu'il faut se rappeler une distinction importante faite par Gramsci entre le pessimisme de l'analyse et l'optimisme de l'action. C'est dire que si le chercheur intervient, - on a parlé de recherche-action tout à l'heure - pour résoudre des problèmes à court terme, il doit nécessairement prendre une perspective optimiste qui coupe court à la perspective analytique. C'est une espèce d'appel du vide qui menace toute personne qui fait des recherches qualitatives.

Les problèmes que j'ai mentionnés, les tentations, je les considère comme des accélérateurs de ce problème de fond, des façons de s'exprimer de ce problème de fond dans notre société.

Le premier accélérateur, c'est la tentation actionniste. Elle se manifeste particulièrement au Québec par le rejet de l'universitaire, le rejet de la théorie. Il est impossible de fréquenter un univers de PME ou un univers de communautaires, et ils se ressemblent beaucoup, qu'ils se disent de gauche ou de droite là-dessus, sans qu'on se fasse dire: "Ah, ces grands mots!" et sans que certains chercheurs se sentent obligés de se dégager du langage de la recherche. Or, je doute, quant à moi, que les mots ne représentent pas des idées. Il est, je pense, impossible de nuancer suffisamment et de représenter scientifiquement la complexité sociale à travers les seuls mots quotidiens, et surtout à travers précisément les mots quotidiens que seraient les six à sept cents mots, le minimum vital, de certains acteurs sur lequel malheureusement ou heureusement on fait des recherches. Nous n'avons pas à être compris de ceux qui se refusent l'effort de l'analyse et de la compréhension, ou qui nient la légitimité du métier de chercheur. On s'est demandé ce matin si la recherche était le plus important, si c'est là que se créent des choses. Mais on n'a pas à hiérarchiser les réalités en ordre d'importance et ne donner le droit d'exister qu'à la plus importante.

Duplessis, - encore une autre expression du vertige de l'action, de cette dilution qu'on impose au chercheur dans la société québécoise, - Duplessis disait déjà: "ce qu'il nous faut, ce n'est pas des chercheurs, c'est des trouveurs". A cela j'oppose l'attitude de Grandmaison: lors d'un colloque

sur la coopération, un "praticien" intervenant chaque fois qu'un universitaire prenait la parole: "On ne vous comprend pas Monsieur; vous êtes un "pelleteux de nuages". Et Grandmaison avait été le seul à oser lui rappeler de ne pas mépriser l'intelligence. J'opposerais aussi la phrase-programme par laquelle nous avons débuté, il y a quelques années, un rapport sur une définition de l'entreprise communautaire: "Je ne trouve pas, je cherche".

Quand on est dans l'intelligence, dans l'analyse, on n'est pas dans l'action et il faut avoir le courage de notre différence, sans bien sûr nous désintéresser d'établir des liens avec les gens de l'action. Entre deux entités qui se respectent, le dialogue sera toujours plus fructueux.

La deuxième tentation découle de la première. Le misérabilisme attire surtout quand on fait des recherches en des milieux marginalisés; encore une fois: c'est donc facile de se solidariser avec les assistés sociaux, avec le travailleur exploité, avec les dirigeants de PME frustrés et incompris, avec les femmes dominées, etc...etc... Avec tous les milieux qui nous attirent finalement. Et de tenir un discours qui, à la limite, n'est plus qu'un discours idéologique. Et qui ne fasse plus les nécessaires nuances de la réalité et de l'intelligence. Des exemples? Dans un des ouvrages que je citais tout à l'heure de Gareth Morgan, il y a un article qui s'appelle "A case for Feminist Methodology". Alors, peut-être qu'on aura aussi à l'avenir une méthodologie pour faire de la recherche sur les Noirs, sur les alcooliques et toutes les "victimes" sociales possibles. Il doit quand même y avoir des universaux. Si le chercheur est incapable de rejoindre les universaux, de les dégager de la réalité concrète, il n'est plus un chercheur, mais un reporter.

Un autre exemple que j'ai vécu avec un de mes collègues, un membre de mon équipe de recherche lui-même professeur et chercheur. Au cours d'un entretien dans un organisme populaire du centre de Montréal, je demande au directeur: "Bon, tu vas m'envoyer tel document que je puisse en faire l'analyse". Immédiatement, mon collègue me pose une "colle"; ce n'est pas l'interviewé qui me pose une colle. C'est mon collègue, devenu sans doute misérabiliste pour la circonstance, et qui me demande: "Et toi, qu'est-ce que tu vas lui envoyer en retour?" Encore une fois, le résultat à court terme; comme si le chercheur devait la journée même ou la semaine suivante au plus tard apporter la solution à un problème concret et actuel de son milieu de recherche. Ce n'est pas là le rôle de la recherche. Fut-elle qualitative, fut-elle recherche-action.

C'est souvent, encore une fois, une tentation misérabiliste qui fait qu'on est porté à considérer nos milieux de recherche comme tellement spéciaux qu'ils méritent un traitement particulier et que nous en oublions l'aspect universel.

Autre exemple pour l'entreprise alternative. Quel est l'avenir de l'alternatif? Les coops d'alimentation naturelle sont-elles vraiment en train de changer notre mode d'alimentation? Est-ce qu'elles subsisteront comme coops d'alimentation naturelle? Ou bien, si vraiment elles changent le système d'alimentation, est-ce que ce n'est pas Steinberg qui vendra des aliments naturels? Est-ce qu'il n'a pas déjà commencé à le faire? Personne d'entre nous, comme chercheur, ne peut prédire l'avenir avec autant d'immodestie. Comme astrologue, ou comme politicien, certes, mais pas comme chercheur.

Alors, nous n'avons pas à nous "solidariser" avec telle ou telle structure. Nous sommes là pour l'analyser, l'étudier, en espérant que cette recherche puisse jeter une lumière, puisse en amener les membres à se questionner eux-mêmes. Et si nous les amenons à ce questionnement, je pense que nous aurons réalisé davantage qu'en nous "solidarisant" en surface. Après tout, nos "sujets" ne manquent pas d'intelligence et de perspicacité au point d'ignorer que nous faisons partie d'une superstructure, l'université, caractérisée par des conditions de travail et d'emploi assez différentes des leurs. Notre intervention paraîtra plus crédible en misant sur la retenue et pourra ainsi amener les acteurs sociaux à se poser eux-mêmes la question de leur identité et la question de leur permanence.

Je vois que l'heure avance et qu'il faut m'efforcer d'accélérer. Je passe donc à la tentation normative: "Les peuples jeunes pensent en recettes", disait Paul Valéry. Encore là, le peuple québécois se manifeste comme un peuple jeune. Le gouvernement et l'entreprise n'arrêtent pas de solliciter le chercheur québécois pour savoir quoi faire. L'Etat n'arrête pas de prélever des ressources à l'université sous prétexte d'éclairer sa propre action. Encore une fois, notre recherche est d'abord questionnement. Elle ne peut qu'accessoirement comporter la définition de normes ou de recettes.

La tentation monographique. Nous connaissons tellement bien les acteurs, tellement bien nos terrains, que nous ne pouvons même pas publier. Ce que nous écrivons est parfaitement confidentiel. On peut seulement le garder pour nous et en discuter avec "les copains qui comprennent". Comment dès lors se livrer à des analyses transversales qui

soient significatives? Et profiter de l'enrichissement mutuel des discussions ouvertes? Alors, on fait des articles de temps en temps; on essaie de livrer des parties de la réalité, mais on ne peut mettre les morceaux ensemble: le Québec est une société tellement petite qu'on révélerait les stratégies des acteurs, renversant les équilibres et les systèmes d'alliance. C'est un grave problème; il va falloir le résoudre pour que notre méthodologie demeure signifiante.

La tentation contemplative, c'est de se dire "je me retire et là, j'en écris des choses". Et les Américains confirment ce danger en recourant à ces termes comme "grounded theory". La théorie ce n'est pas de la contemplation. Si on sait ce que c'est la théorie, on n'a pas besoin d'ajouter le mot "grounded"; il n'y a rien de plus pratique qu'une bonne théorie. L'approche théorique devrait au contraire être revalorisée; c'est en fait là que se situe la solution principale. J'y reviendrai en conclusion. Retenons pour le moment que la théorie n'est pas une contemplation et qu'elle ne se développe pas dans un cubicule, sans contact avec la réalité.

La dernière tentation, c'est la tentation du gestionnaire. Elle est considérable et se manifeste de façon contradictoire. C'est d'une part la difficulté de recruter et de former de bons assistants, dans les cadres universitaires actuels, pour la recherche. Cadres universitaires dominés par la culture américaine où la scolarité joue un rôle plus grand que l'apprentissage. Le nombre de cours, le nombre d'heures de cours, le nombre de travaux à faire dans les cours nous empêchent de consacrer et empêchent nos étudiants et nos assistants de consacrer le temps normal à

la recherche, laquelle est un processus pourtant beaucoup plus formateur que l'éclectisme de certains programmes et de certains cours. Difficulté donc de les recruter, de les former, de les utiliser aussi parce qu'une fois qu'ils sont bons, vous n'avez plus besoin d'aller sur le terrain. Problème, dilemme du chercheur qui ne saurait pourtant s'enfermer dans son bureau.

Tentation d'autant plus pernicleuse que les fameuses normes administratives, les rapports financiers, la comptabilisation des interurbains, bref les mille petits détails administratifs "nécessaires" s'ajoutent aux rigueurs de la préparation des demandes de subvention et des rapports d'activité pour absorber une large partie de votre précieux temps. Le support administratif manque et son absence force le chercheur à exécuter des tâches de routine qu'aucun professionnel, de niveau de compétence et de responsabilité égale, dans quelque autre organisation, ne puisse déléguer. Que nous reste-t-il à déléguer dès lors, le temps de terrain, le contact avec le terrain? Quel piège pour la recherche qualitative!

Quelle est la façon de gérer une équipe de recherche pour quelqu'un qui fait de la recherche qualitative? Cela n'est ni dit, ni clair, ni donné, dans aucun manuel de méthodologie qualitative. Dans la recherche quantitative, on peut saucissonner différentes parties du processus et spécialiser les tâches. Je caricature un peu, mais c'est tout de même possible dans la recherche quantitative beaucoup plus que dans la recherche qualitative.

UNE AVENUE DE SOLUTIONS

Bon, voilà trop rapidement esquissés quelques problèmes auxquels se trouvent confrontés les chercheurs québécois. Une avenue de solution? Sans doute, et du côté de la tâche de développer une véritable **culture de la recherche** au Québec. On a parlé ce matin de l'école de Francfort, on a parlé de Hegel, on a parlé de toutes ces querelles d'Allemands. J'ai eu la chance d'étudier en Allemagne. Je ne voudrais pas que tout ce qui se passe en Allemagne soit un exemple pour ici, mais je vais quand même citer un fait assez significatif. A Berlin, lorsque le professeur entrait dans sa salle de cours, il était précédé de son équipe d'assistants de recherche et les étudiants se levaient ou applaudissaient en tapant sur les meubles comme à l'Assemblée nationale. Vous avez un statut de professeur d'université dans la société allemande, vous avez un statut du savoir, un statut de la théorie qui est énorme par rapport à ce qu'on connaît ici.

Au Québec, la solution n'est pas de tomber dans le misérabilisme, de faire des concessions inacceptables au niveau du langage, au niveau de notre rôle social; mieux vaut affirmer ce que nous sommes, ce que nous pouvons faire et de nous mêler de le faire bien.

Finalement, je vous laisserai sur une réflexion. C'est que tout cela doit aussi être vu dans la perspective, encore une fois, des chercheurs de demain que nous formons. Dans le problème actuel de la jeunesse québécoise, souvent sans espoir et sans travail, alors que nous vieillissons sur les bancs des universités avec nos emplois permanents, cette

jeunesse qui aussi nous arrive souvent du Cégep avec des bagages lexical et historique pauvres, sans méthode de travail, lacunes que l'Université essaie maladroitement de rattraper à coup de cours nombreux, faciles et pédagogiques, du baccalauréat au doctorat, ces jeunes auront-ils eu le temps jamais de se donner la sagesse de l'Occident?

On ne pouvait pas parler de Hegel sans remonter à Héraclite. Cette pensée occidentale-là, elle, n'a jamais refusé que la théorie soit parente de la pratique. Depuis les anciens Grecs jusqu'à l'exemple que j'apportais à partir de la pensée allemande, il y a là une culture de la continuité dans la différence entre la philosophie, la science et l'action. La philosophie qui repose sur la sagesse, la science qui repose sur le savoir et l'action qui repose sur le pouvoir. Nous avons tendance à oublier ce processus dans notre société et ça n'aide personne quand on entend des hommes politiques dire que les professeurs travaillent six heures par semaine.

Les chercheurs, qu'ils soient étudiants ou professeurs, devraient avoir le temps de retourner aux sources de la sagesse régulièrement. Je pense qu'un intellectuel, s'il ne doit pas être un érudit de premier ordre, doit quand même être nécessairement un être cultivé. Un être cultivé, c'est un être qui continue à se cultiver. Ce n'est pas un être qui s'ostracise et se castre lui-même de son langage sous prétexte de se faire comprendre par tout le monde ou d'être immédiatement utile à tout venant.

REFERENCES

GIBSON, Burrell, Gareth MORGAN, Sociological Paradigms and Organisational Analysis, London: Heinemann Educational Books, 1979.

MORGAN, Gareth, Beyond Method: Strategies for Social Research, Beverly Hills, California: Sage Publications, 1983.

EASTON, David, A Framework for Political Analysis, Englewood Cliffs, NJ: Prentice-Hall, 1965.

GLENNON, Lynda M., "Synthesism: A case of Feminist Methodology" In Gareth Morgan, Op.cit., pp. 260-271.

Paul Villeneuve

LOGIQUE DIALECTIQUE ET METHODES QUALITATIVES

INTRODUCTION

Dans son livre sur les méthodes des sciences sociales, Madeleine Grawitz pose la question suivante: "Vaut-il mieux trouver des éléments intéressants dont on n'est pas très certain, ou être sûr que ce que l'on trouve est vrai, même si ce n'est pas très intéressant?" (Grawitz, 1981, 376). Cette question soulève, de façon un peu excessive, le problème de la crédibilité des connaissances acquises au moyen de méthodes qualitatives de recherche. Quelle est la probabilité que ces connaissances soient vraies? Peut-on seulement spécifier cette probabilité? Il y a là des questions d'épistémologie assez fondamentales: qu'est-ce qui fait que certains résultats de recherche puissent être plus "intéressants" que d'autres? et quels sont nos critères de vérité, ou, de façon moins absolue, quels sont nos critères de certitude?

Comme point de départ, une chose au moins m'apparaît sûre: l'heure n'est plus aux certitudes, ni dans la société, ni dans la recherche sociale. Et c'est aussi le cas à mon avis dans le domaine du développement régional. Les principales théories normatives, qui ont souvent guidé l'action des gouvernements, sont maintenant battues en brèche. Les théories néo-classiques de l'équilibre spatial ont perdu à peu près toute crédibilité, les théories d'inspiration kénésienne, la théorie de la polarisation par exemple, n'ont pas du tout donné les résultats escomptés lorsqu'on les a

appliquées comme stratégies du développement (Hulbert et Villeneuve, 1983).

Du côté des théories d'inspiration marxiste, qui prennent à rebours le précepte du développement inégal présent dans les statistiques de polarisation, la recherche a surtout eu une portée critique. Lorsqu'il s'est agi de proposer des mesures à prendre, le consensus, plus ou moins atteint au niveau de la critique, a le plus souvent fait place à des divergences énormes, sur une foule de questions, comme celle, par exemple, du rôle qu'il fallait assigner à l'Etat dans le développement régional.

Dans la panoplie des stratégies de développement régional, le GRIR semble avoir opté assez nettement pour une perspective d'autodéveloppement. Cette perspective me semble rejoindre celle des tenants du "développement par la base" (Stohr et Taylor, 1981). Est-ce cette perspective axée sur l'autodéveloppement régional qui incite à s'interroger sur les méthodes qualitatives de recherche? Il y a au moins un point de vue à partir duquel il faut répondre carrément oui à cette question. Ce point de vue est classique dans l'histoire du développement des idées. Bateson (1980, 44 et ss.) l'exprime de la façon suivante: "les séquences convergentes sont prévisibles tandis que les séquences divergentes sont imprévisibles" (1980, 44 et ss.). Il veut dire par là que ce qu'on peut arriver à prédire, ce sont des classes d'événements ou des comportements de masse, mais que les événements eux-mêmes, ou encore, les comportements individuels restent par nature imprévisibles. Or, une perspective d'autodéveloppement me semble s'intéresser fortement aux événements eux-mêmes, aux

comportements des individus et des petits groupes, aux pratiques alternatives, à la créativité et à l'innovation.

Si ma façon d'aborder la question est juste, cela signifierait que le caractère relativement indéterminé des processus auxquels s'intéresse l'étude du développement par la base n'est pas étranger au renouveau d'intérêt pour les méthodes qualitatives.

LES METHODES QUALITATIVES ONT-ELLES UNE LOGIQUE COMMUNE?

Au lieu d'essayer de répertorier les diverses méthodes qualitatives de recherche, j'essaierai plutôt de voir s'il est possible de discerner dans cet ensemble flou, qui comprend aussi bien l'entrevue ouverte que l'herméneutique, la recherche action et l'observation participante, une sorte de logique commune, ou, tout au moins, une sorte "d'idéologique" commune. On sent bien qu'il y a une intention commune chez les praticiens de la recherche qualitative, quelles que soient les techniques qu'ils emploient. Cette intention est difficile à décrire. De plus, il n'est pas du tout sûr qu'elle se traduise par une même façon de penser le réel. Il serait à mon avis assez vain de vouloir construire une opposition rigide entre une logique qualitative et une logique quantitative, entre une logique dialectique et une logique formelle. Ce serait même aller à l'encontre de la logique dialectique de procéder ainsi; il me semble plus intéressant d'explorer les formes qualitatives de pensée en partant de l'idée que ces deux types de logiques sont précisément dans un rapport dialectique l'un envers l'autre.

Dans un premier temps, il est peut être utile d'essayer d'identifier ce qu'est la "qualité". Assez souvent, dans le domaine du développement régional, on distingue la notion de "développement" de celle de "croissance" en posant que le développement suppose un changement qualitatif alors que la croissance suppose un changement quantitatif. Par exemple, André Raynaud fait cette distinction lorsqu'il définit un pôle de développement et un pôle de croissance (Raynaud, 1975). Mais pour lui, le changement qualitatif ne peut venir que du "haut", c'est-à-dire là où des "quantités" suffisantes de matière grise ont été accumulées. Cette idée, selon laquelle le changement quantitatif est causé par, résulte du changement quantitatif, est très répandue même chez certains tenants de la pensée dialectique. Or, il me semble que cette façon de voir recèle une hypothèse implicite de causalité unidirectionnelle assez peu dialectique. On ne peut pas nier le concept physique de "masse critique". Il joue même dans les rapports humains. Dans beaucoup de situations, on peut identifier des seuils de taille au-delà desquels certains changements notables peuvent se produire. Il se peut toutefois que le changement quantitatif ne joue que le rôle de révélateur et non celui de cause.

Pour préciser ceci, explorons un peu plus avant la notion de qualité. De façon générale, le petit Robert nous apprend que la qualité, c'est la manière d'être, l'aspect sensible et non mesurable des choses, "une des catégories fondamentales de l'être" (p.1432). Le dictionnaire nous cite même Sartre qui écrit: "La recherche scientifique ... part de la qualité sensible... pour retrouver derrière elle la quantité". Cette phrase de Sartre décrit assez bien le caractère réducteur de

la méthode dite "scientifique". Pourtant, il y a maintenant tout un courant de chercheurs en sciences humaines qui ne se donnent pas pour tâche de retrouver la quantité derrière la qualité. Bien au contraire, ces chercheurs, qui se rattachent au courant dit de "la nouvelle communication" (Winkin, 1981), diraient plutôt que c'est la qualité qui se cache derrière la quantité.

Encore une fois, c'est Bateson qui exprime peut-être le mieux cette idée. Pour y arriver, il ne se sert pas directement de la notion de "qualité". Il fait plutôt appel aux trois notions de "nombre", "quantité" et "pattern", ce dernier terme étant maintenant consigné dans le petit Robert, qui le définit comme le "modèle simplifié d'une structure" (p.1253). Bateson (1980, p. 53 et ss) commence son argumentation en nous disant que les nombres sont différents des quantités. Les nombres seraient le résultat de processus de comptage tandis que les quantités résulteraient de processus de mesure: "Numbers are the product of counting. Quantities are the product of measurement" (p.53). Ceci rejoint la distinction faite par les statisticiens entre "données qualitatives" et "données quantitatives", entre échelles nominales et ordinales d'une part, et échelles intervalle et de rapport d'autre part.

Bateson remarque ensuite que ce ne sont pas tous les nombres qui résultent de comptages, mais que certains petits nombres entrent dans des patterns que l'on reconnaît au premier coup d'oeil sans avoir besoin de les dénombrer. Ainsi, "le joueur de carte n'a pas besoin de compter les piques dans le huit de pique" (p.54). Pour Bateson, les nombres appartiennent au monde de la communication digitale tandis que les quantités appartiennent au monde de

la communication analogue. Wilden (1983, p.163 et ss) explicite cette distinction entre communication digitale et communication analogue.

Pour Bateson, la quantité ne détermine pas le pattern (ou la forme), la quantité et le pattern appartiennent à des types logiques différents. Pour lui, "ce qui apparaît être l'émergence d'un nouveau pattern sous la poussée d'un changement quantitatif ne peut se produire que si le pattern était déjà là sous forme latente" (p. 58, traduction libre). Il donne l'illustration suivante:

"Imaginons une île sur laquelle il y a deux montagnes. Un changement quantitatif, une augmentation du niveau de l'eau, peut transformer cette île unique en deux îles. Ceci se produira au point où le niveau de l'eau dépassera le seuil formé par le col entre les deux montagnes. Le pattern qualitatif était latent avant que le changement quantitatif ait un impact sur lui; et lorsque le pattern change, il le fait de façon soudaine et discontinue" (idem).

Un autre exemple évoqué par Bateson: une chaîne parfaite soumise à une tension se brisera à son plus faible maillon, et cet endroit est impossible à prévoir si la chaîne est parfaite, mais la structure latente est déjà là. Dans ces exemples, on ne peut vraiment pas dire que le changement quantitatif "explique" ou "cause" le changement qualitatif. Il ne fait que le révéler. Dans le domaine des sciences humaines, ces commentaires soulèvent la question de la causalité, et du type d'explication auquel on fait appel quand il s'agit d'interpréter le changement social d'ordre structurel.

Un langage explicatif qui fait appel à des notions de forces, à des tensions ou à des intensités (toutes expressions de quantités) peut-il rendre compte de changements qualitatifs?

Même les auteurs qui se livrent aux critiques les plus impitoyables du positivisme logique ont de la difficulté à se dégager d'une certaine "physique sociale" qui emprunte à la physique sa logique de l'inerte, où les causes produisent des effets par transfert d'énergie. Il en est ainsi, par exemple, de Lipietz (1973) qui se donne comme tâche de reformuler dans le contexte de la ville moderne la théorie marxienne de la rente foncière; "C'est donc le matérialisme historique, exclusivement en tant que science des formations sociales, en tant que "physique sociale", qui sera (notre) cadre théorique..." (p.15). Je ne veux pas laisser entendre que cette perspective dite de "physique sociale" ne nous apprend rien ou qu'elle ne produit que fausse conscience. Je me demande toutefois si elle permet de capter ce qu'il y a de spécifique dans le changement social en général et dans le développement régional en particulier.

Il y a peut-être un acquis, issu des débats épistémologiques des dernières années, que je peux faire intervenir ici. Il s'agit d'un principe de méthodes qui porte précisément sur la place de la méthode dans la recherche. Il peut s'énoncer comme suit et sembler assez évident du point de vue de la pratique quotidienne de la recherche: l'objet de recherche devrait guider le choix de la méthode et non l'inverse. Il est plus facile de planter un clou avec un marteau qu'avec un tournevis. Ce principe, qui semble pourtant évident, n'est pas si facile que cela à respecter au niveau global des grandes divisions du réel et du savoir. Par exemple, si on

s'entend pour reconnaître trois grandes divisions du réel, l'inerte, le vivant et le conscient, il ne s'en suit pas nécessairement que l'on s'entendra pour dire que chacun de ces trois grands domaines appelle une méthode particulière.

On peut faire remarquer, que dans l'histoire du développement de la connaissance, il y a une sorte d'adéquation tendancielle entre l'objet et la méthode: que les méthodes s'inspirant du positivisme logique ont donné de bons résultats lorsqu'il s'est agi d'étudier le monde de l'inerte; que les méthodes systémiques sont particulièrement bien adaptées à l'étude du vivant; et qu'une certaine méthode dialectique est appropriée lorsqu'il s'agit de comprendre le monde des phénomènes conscients (Villeneuve, 1981, p.8 et ss.). Mais que vaut ce pattern très général? Nous autorise-t-il à condamner les incursions positivistes dans le monde du vivant et du conscient, ou celles de la dialectique dans le monde de l'inerte et du vivant? Les choses ne paraissent pas aussi simples car les instruments de la pensée ne se définissent pas de façon aussi univoque qu'un marteau ou un tournevis.

Ce constat sur la relative indétermination du rapport objet-méthode étant fait, nous pouvons quand même tenter d'identifier un peu mieux cet instrument de pensée qu'est la logique dialectique, logique dont on fait l'hypothèse qu'elle soutient les démarches qualitatives. Dans cette exploration de la logique dialectique, mon approche est celle du praticien de la recherche qui réfléchit sur la pratique, plutôt que celle du philosophe. Ceci ne m'empêche toutefois pas de consulter, et d'essayer de comprendre, les écrits des philosophes. Ceux-ci me donnent cependant l'impression d'avoir à redéfinir assez souvent leurs idées face au

développement des théories issues de la recherche empirique.

Ainsi, il me semble que la notion de contradiction, qui est une des notions centrales de la dialectique, mérite d'être précisée à la lumière de certaines théories récentes en sciences humaines. Voyons d'abord comment un praticien de la recherche géographique, Bernard Marchand (1979, p. 248), approche cette notion.

Il rappelle d'abord l'importance de l'idée de changement dans la philosophie moderne: "chaque chose est vue comme étant en transformation perpétuelle... chaque chose est à la fois elle-même (sinon nous ne pourrions l'identifier) et à la fois en train de devenir autre chose... chaque chose contient en elle-même quelque chose de différent d'elle-même, sa propre contradiction. Tout est en évolution historique: A devient non A et non A devient non (non A), mais ceci n'est pas un retour vers A. L'essence de la chose se réalise à travers (dia veut dire à travers) ces transformations successives... Le temps n'est pas réversible. Ceci est en contradiction complète par rapport à la logique mathématique (ou formelle) qui est circulaire: $A = \text{non}(\text{non } A)$... La logique mathématique est une logique de la quantité: la nature des variables est fixée; des quantités sont comparées le long d'un axe unidirectionnel qui n'a que deux directions, + et -. La contradiction est présentée en inversant une relation: A devient -A, et par une seconde inversion (-A) devient $-(-A) = A$. Au contraire, la logique dialectique se préoccupe de la qualité. Pour Hegel, le mot "vrai" se comprend dans le sens d'une construction de la vérité à travers l'enchevêtrement, le plus souvent tissé de conflits, des expériences sensibles; ainsi, un ami devient-il un "véritable ami".

DIALECTIQUE ET CONTRADICTION

Marchand, comme beaucoup d'entre nous, explore la pertinence de la pensée dialectique dans des champs de la connaissance comme par exemple la géographie et le développement régional. Au premier abord, cette pertinence n'est pas évidente. Le dialecticien semble voir des contradictions partout: dans le réel, dans la pensée et entre la pensée et le réel.

En ce qui concerne les contradictions dans le réel, c'est-à-dire entre les phénomènes sensibles, je ne suis pas sûr que la logique dialectique soit de la plus haute pertinence. Par exemple, des théories comme la théorie des jeux et la théorie des catastrophes nous permettent de conceptualiser des processus conflictuels et des transformations structurelles en faisant l'économie de la notion de contradiction. Bien sûr, cette façon de voir implique que nous acceptions une position philosophique matérialiste qui postule l'autonomie, mais non la séparation du réel par rapport à la pensée. Cette façon de voir implique également que nous tentions d'employer avec sobriété le mot "dialectique": "Que Hegel lui-même, dans ses efforts pour concevoir, au sens où il l'entend, et donc "dialectiser" une matière empirique, ait abouti à des résultats inégalement heureux, cela ne fait aucun doute. Du moins le sens de son entreprise était-il clair, et l'usage qu'il faisait du mot "dialectique", s'il était audacieux, restait sobre. La situation aujourd'hui est inversée (et non pas "dialectiquement"?): l'audace serait peut-être d'inaugurer, en ce qui concerne le mot "dialectique", la pratique d'une abstinence prolongée" (Dubarle et Doz, 1972, p. 237). Je pense que certains chercheurs, comme Bateson,

ont une démarche typiquement dialectique sans jamais employer le mot.

En deuxième lieu, en ce qui concerne les contradictions dans la pensée, je ne suis pas non plus très sûr que la logique dialectique puisse être utilement substituée à la logique formelle. Cette dernière me semble avoir précisément comme rôle d'analyser ce type de contradiction, sinon de les résoudre. Ainsi, la théorie des types logiques de Russell (que je ne connais personnellement qu'à travers les écrits de Bateson) permet-elle d'analyser les paradoxes genres "le québécois Paul Villeneuve dit: "les Québécois mentent toujours", mais elle ne permet pas vraiment de les résoudre car ce type de paradoxe est inhérent à la structure même du langage utilisé. En fait, l'énoncé ci-dessus transgresse violemment la dichotomie que nous pouvons généralement établir entre des énoncés vrais et des énoncés faux. Si on suppose qu'il est vrai, il devient soudainement faux, et si on suppose qu'il est faux, il devient soudainement vrai. Il s'agit d'un énoncé qui fait référence à lui-même, ce que Hofstadter (1980) a appelé "les étranges boucles de rétroactions" (strange loops), qui affectent les langages humains, même la logique mathématique comme l'a montré Gödel.

Il me semble que la logique dialectique atteint son maximum de pertinence pour le praticien de la recherche empirique lorsqu'il s'agit de comprendre les contradictions du troisième type, celles entre la pensée et le réel, ou encore, entre les sujets pensants et les objets factuels du monde des phénomènes sensibles. Avec ce type de contradiction, nous entrons carrément dans l'univers des projets, dans l'univers d'individus et de groupes qui élaborent des projets,

c'est-à-dire des constructions mentales de "ce qui pourrait être" face à "ce qui est". Ces constructions sont subjectives et intersubjectives. Elles élargissent le domaine des faits à celui des potentialités.

Marchand (1979, p. 252) exprime un peu la même chose de façon différente: "De Hegel à l'Ecole de Francfort, des formes différentes de processus dialectiques ont été accentuées. Chez Marx, la dialectique prend la forme de lutte entre des classes sociales opposées et interdépendantes. Chez Marcuse, il s'agit plutôt d'un contraste entre ce qu'est une chose et ce qu'elle pourrait être: l'accent est mis sur les potentialités qui ne sont pas réalisées dans l'organisation sociale actuelle. Les faits sont incomplets, donc abstraits, parce qu'ils nient les autres possibilités". Outre que cette conception de la dialectique est aussi présente chez Marx, il faut noter qu'elle se rapproche drôlement de "l'explication cybernétique" telle que décrite par Bateson (1972, p. 155 et ss.). En termes de la théorie de l'information, la seule différence en serait une d'interprétation normative. Alors que l'explication cybernétique, la théorie de l'évolution par exemple, s'intéresse aux "états les plus probables", une interprétation à la Marcuse s'intéresserait aux "états les moins probables", et essaierait de comprendre le jeu des contraintes structurelles qui fait varier la probabilité d'un état à l'autre.

Nous retrouvons également un peu cette idée chez Barel, qui tente de conceptualiser les rapports entre le potentiel et l'actuel: "... il y a dans toute société, à tout moment, une masse confuse d'événements et de non-événements dont on ne sait pas, pour une part, quelle partie va s'actualiser et

quelle se potentialiser, mais dont on sait, par contre, que tout classement dans l'une ou l'autre catégorie est toujours partiellement arbitraire et indéfiniment révisable." (Barel, 1982, p. 16). Les efforts de Barel ont pour objectif de conceptualiser la notion de "marginalité sociale", l'indécidabilité qui fait partie de la décision. Par là, il rejoint le discours des dialecticiens et des cybernéticiens, qui tentent de restructurer les interprétations positives du réel, c'est-à-dire les interprétations qui se limitent aux faits.

Parce qu'elle s'intéresse aux projets potentiels et à ceux qui n'ont pas été "retenus" par l'histoire, la pensée dialectique est holistique plutôt que réductionniste. Elle ne réduit pas ses interprétations aux objets factuels. Cette tendance holistique est à la fois dangereuse et nécessaire. Elle est dangereuse dans la mesure où la tentation est toujours forte d'en arriver à une théorie universelle assez coupée des multiples nuances du réel social. C'est un peu ce qui est arrivé à Hegel et qui menace aussi certaines formes de marxisme structuraliste. Mais cette tendance holistique est nécessaire dans la mesure où nous savons tous que le réel social est fait à la fois de visible et d'invisible, de faits "objectifs" et de significations subjectives. Les méthodes qualitatives ne peuvent ignorer le sens et la signification. Notons ici que la méthode structuraliste, qui consiste à élaborer des classements logiques plutôt que des changements taxonomiques, peut être d'une aide précieuse lorsqu'il s'agit d'attacher autant d'importance aux états invisibles ou moins probables qu'aux états visibles ou plus probables. Aux conditions toutefois que cette méthode ne soit pas érigée en théorie, et que le classement logique soit élaboré de telle sorte qu'il puisse être réfuté.

La distinction élaborée par Georgescu-Roegen entre concepts dialectiques et concepts arithmomorphiques rejoint celle entre communication digitale et communication analogue mentionnée plus haut. Cette distinction me semble importante pour le propos tenu ici: "... le principe fondamental sur lequel repose la logique (formelle) est que la propriété de différenciation discrète doit s'appliquer non seulement aux symboles mais aussi aux concepts... Comme tout nombre réel particulier constitue l'exemple le plus élémentaire d'un concept différencié de façon discrète, je propose d'appeler tout concept de ce type "arithmomorphique"... Un grand nombre de concepts n'ont pas de frontières arithmomorphiques; au contraire, ils sont entourés d'une pénombre dans laquelle ils se recoupent avec leurs opposés... Je propose d'appeler "dialectiques" les concepts qui peuvent violer le principe de (non) contradiction" (Georgescu-Roegen, 1970: 22 et ss.).

CONCLUSION

Il n'est pas du tout assuré que l'ensemble des méthodes et des techniques qualitatives repose sur une logique commune. Il me semble toutefois approprié d'explorer plus à fond la logique dialectique, et en particulier la contradiction sujet/objet comme base commune possible de ces méthodes et techniques. Je résumerai mes propos à l'aide d'un tableau tiré de Marchand (1979, p, 262), qui a l'avantage de bien fixer certaines idées tout en ayant l'inconvénient de supposer une dichotomie qui doit elle-même être dépassée par la pensée dialectique.

LA PENSEE DIALECTIQUE
IMPLIQUE:

Analyse qualitative et
synthèse

Recherche d'une structure
explicite derrière les
apparences; dialectique
sujet/objet

Contradictions qui ne
s'annulent pas: A n'é-
gale pas non (Non A)

Toute chose discrète se
contredit elle-même

Des changements quanti-
tatifs produisent des chan-
gements qualitatifs: la na-
ture des variables change
durant le processus

Le temps est irréversible

Le changement (le temps
est une composante
intrinsèque de la natu-
re de chaque variable)

LA PENSEE POSITIVISTE
IMPLIQUE:

Analyse quantitative, sans
synthèse

Accumulation de faits con-
sidérés comme "externes"
au sujet, donnés comme
"objets"

Logique formelle: A = Non
(Non A)

Toute chose discrète est
homogène, adéquate par
rapport à elle-même

Les variables sont fixées

Le temps est réversible,
l'origine peut être
changée

Le temps peut être ortho-
gonal aux autres variables
et en être extrait

Je termine en soulevant une question concernant la pensée dialectique comme logique aux méthodes qualitatives: si la pensée dialectique implique vraiment tout ceci, est-il possible de retenir la réfutabilité de Popper comme critère de validation de la connaissance? Comment formuler des hypothèses réfutables à l'aide de méthodes qualitatives?

REFERENCES

- BAREL, Yves, La marginalité sociale, PUF, 1982.
- BATESON, Gregory, Vers une écologie de l'esprit, tome 2, Seuil, 1980.
- BATESON, Gregory, Mind and Nature, A Necessary Unity, Bantam Books, 1980.
- DUBARLE, Dominique et André DOZ, Logique et dialectique, Larousse, 1972.
- GEORGESCU-ROEGEN, Nicholas, La science économique, ses problèmes et ses difficultés, Dunod, 1970.
- GRAWITZ, Madeleine, Méthodes des sciences sociales, Dalloz, 1981.
- HOFSTADTER, Douglas, R., GODEL, Escher, BACH: An Eternal Golden Braid, Vintage Books, Random House, 1980.
- HULBERT, François et Paul VILLENEUVE, Place aux régions: pour une alternative au développement de la région de Québec, Conseil régional de développement de la région de Québec, Juillet 1983.
- LIPIETZ, Alain, Le tribut foncier urbain, Maspéro, 1974.
- MARCHAND, Bernard, "Dialectics and Geography", dans Gales S. et G. Olsson, Philosophy in Geography, D. Reidel Publishing Co., Dordrecht, Holland, 1979, p. 237-267.

RAYNAULD, André, "Le rapport HMR revu et non corrigé",
Commerce, 1975.

STOHR, Walter B. et D.R.F. TAYLOR, Development from Above
or Below? The Dialectics of Regional Planning in
Developing Countries, Wiley, 1981.

VILLENEUVE, Paul, Formations sociales, paradigmes et
régions: essai d'épistémologie, texte présenté au
GRIDEQ, Rimouski, Janvier 1981.

WILDEN, Anthony, Système et structure: essai sur la
communication et l'échange, Boréal Express, 1983.

WINKIN, Yves, La nouvelle communication, Seuil, 1981.

Yvon Pépin

LA PERFORMANCE DES SCIENCES HUMAINES: VERS UNE PSYCHO-SOCIOLOGIE DE L'ACTIVITE SCIENTIFIQUE *

PROLOGUE

On dit du Bouddha qu'en guise de réponse à toute question sur la nature du réel, il "gardait un noble silence". Cela prouve certainement qu'il n'était qu'un Dieu. Un vrai humain aurait au moins tenté de démontrer que sa réponse était la bonne, surtout si cet humain avait été un scientifique.

INTRODUCTION: METHODOLOGIE, SCIENCES HUMAINES ET CONDITION HUMAINE

Les propos que j'entends tenir lors de cet exposé paraîtront peut-être, au premier abord, surprenants ou hors contexte dans le cadre d'un colloque sur la méthodologie. En fait, je ne parlerai pas ou peu de méthodologie dans le sens où on l'entend habituellement. Ce dont je veux tenter de vous convaincre est que les principaux problèmes des sciences humaines ne sont pas strictement méthodologiques ni même scientifiques, mais qu'ils sont plutôt inhérents à la condition humaine que les chercheurs et chercheuses partagent avec leurs "objets de recherche".

Je veux suggérer que ces problèmes relèvent, d'une part, de l'épistémologie, c'est-à-dire des limites à la capacité de connaître et, d'autre part, de la psychologie sociale, c'est-à-dire des limites à la capacité d'influencer. Nous

* Texte révisé de la communication présentée au colloque.

pourrions aussi parler, ce qui serait plus exact, dans le premier cas, du rapport vertical de l'humain à l'objet de connaissance ou d'influence et, dans le second cas, du rapport horizontal des humains entre eux dans le processus de connaissance ou d'influence.

Une autre façon de le dire consisterait à souligner que les sciences humaines, en tant que production humaine, sont un sous-ensemble de ce qu'elles tentent d'expliquer. Ce qui pose la question épistémologique: quelles sont les limites dans la capacité du sous-ensemble qui, théoriquement, s'explique, du moins en partie, par l'ensemble, à expliquer l'ensemble?¹ La question psycho-sociale, elle, se pose un peu dans les mêmes termes, mais par rapport à l'influence plutôt qu'à la connaissance: quelles sont les limites de la capacité d'un sous-ensemble, lui-même influencé par l'ensemble, à influencer cet ensemble? Et, de fait, si l'on conjugue ces deux questions, on peut se demander: quelles sont les limites que le jeu de l'interinfluence impose à l'explication quand l'explicateur est lui-même impliqué? Et quelles sont les limites à l'influence que peut avoir l'explication?

Qu'est-ce que je fais quand j'explique le réel humain sinon tenter de faire apparaître dans ce réel une distinction ou une loi destinée à servir mes intérêts et, concurremment, tenter de persuader mes frères et soeurs qu'ils auraient aussi intérêt à se rallier à ma conception, à définir le réel de la même façon que moi? Et quelle différence existe-t-il à ce moment entre la tentative d'influence qui origine de la conception "religieuse" d'un curé et celle qui origine de la conception "scientifique" d'un sociologue? Aucune a priori sur ce plan!

Nous y reviendrons, mais soulignons pour le moment l'implication paradoxale suivante: les problèmes que tente de résoudre la discussion méthodologique en sciences humaines devraient d'abord être résolus pour parler sérieusement de méthodologie. La tentative d'exclure le désir d'influence du champ de l'explication scientifique n'est qu'une autre manifestation de ce désir d'influence, n'est qu'une autre tentative de "créer le monde à son image". Et sur ce plan, l'activité scientifique ne se distingue absolument pas de l'activité humaine en général. C'est du moins en ce sens que je vais tenter de manipuler vos impressions dans cet exposé.

LES ENJEUX DU DISCOURS SCIENTIFIQUE

Prenons, comme objet de réflexion, cet exposé que je suis en train de vous faire subir. Il nous apparaîtra sous un jour très différent selon que l'on choisisse, pour l'aborder, le plan de la connaissance ou celui de l'influence.

Sur le plan de la connaissance, on peut se poser deux types de questions: est-ce que ce que je dis est vrai ou faux, c'est-à-dire trouve une certaine correspondance dans ce qu'on appelle le réel? La question est celle de l'adéquation entre le réel et ce qui en est dit, ce qui postule qu'il existe un réel indépendant de ce que nous pouvons en dire ou, plus précisément, qu'il existe une façon de connaître ce réel qui est indépendante du langage. Le deuxième type de question est une variante de la première: quelle est la valeur de ce que je dis sur le réel en comparaison avec d'autres choses qui pourraient en être dites? Ce qui postule qu'il existe ou peut exister un point de vue critère qui nous permettrait de

juger de la valeur relative des autres points de vue quand on les compare l'un à l'autre, ce point de vue étant, supposément, la vérification sensible, non médiatisée par l'idéologie. On semble aussi postuler en général que ce qui est vrai a de la valeur et que ce qui est faux n'en a pas. Sur ce plan de la connaissance donc, mon exposé aura de la valeur s'il est vrai et n'en aura pas s'il est faux. On peut donc l'évaluer a priori: il existe certaines règles auxquelles il devrait se conformer pour avoir de la valeur.

Si nous nous transportons maintenant du côté de l'influence, la question pertinente change radicalement pour devenir, dans un premier volet: dans quelle mesure mon exposé aura-t-il de l'effet? Et, dans un deuxième volet, l'effet qu'il aura correspondra-t-il à mes désirs? C'est cette question centrale qui sous-tend toutes les préoccupations que peut avoir un conférencier, comme:

Est-ce que je réussirai à intéresser les participants?

Est-ce que mon message va passer?

Est-ce que j'influencerai assez l'auditoire pour produire au moins un petit changement vers ce que je définis comme un monde meilleur?

Si un autre conférencier défend un point de vue différent du mien, est-ce qu'il aura plus d'influence que moi?

Si l'audience est en désaccord, est-ce qu'ils n'y verront qu'incompétence de ma part ou si je réussirai à semer un peu de perplexité et de doute?

Quel effet cet exposé aura-t-il sur ma réputation et sur mes tentatives ultérieures d'influence?

Ce qui est postulé ici, c'est que le discours, qu'il soit scientifique ou non, a un effet et que cet effet ne peut être évité. Il peut correspondre ou non au désir de celui qui l'émet. Cependant, la valeur de l'exposé ne dépend pas de ce désir, mais de la force de son impact, de l'ampleur de son influence. Pensons, par exemple, au "Vive le Québec libre" de De Gaulle en le comparant à celui de Pierre Bourgeault à l'époque. On ne peut l'évaluer qu'a posteriori: au niveau des effets, on ne peut savoir, a priori, quel discours en aura, quel discours n'en aura pas, quelle en sera la force, et encore moins quelle en sera la direction. Cet effet dépend moins du contenu du discours que du contexte dans lequel il est produit et reçu. En fait, il dépend de la relation du discours et du contexte, ce dernier comprenant entre autres l'émetteur et le récepteur ainsi que leurs dispositions respectives.

Il faut souligner qu'un discours "faux" a autant de chance de produire de l'effet, d'influencer ², qu'un discours "vrai"; qu'un discours "de moins de valeur" (par exemple, réductionniste et émotif) risque même souvent d'avoir plus d'effet qu'un discours "de plus de valeur" (par exemple, complexe et rationnel).

Vous comprendrez que, dépendant de la perspective que l'on adopte, les enjeux de l'exposé changent de beaucoup. Selon la première, l'enjeu est la vérité et la valeur en soi de mes propos, leur adéquation plus ou moins grande à un réel, que vous pourriez évaluer en les comparant à des faits qui sont

plus ou moins directement observables. En cas de désaccord de votre part, il me serait possible de demeurer imperturbable dans ma position et d'attribuer ce désaccord à votre subjectivité, à vos intérêts personnels, à vos intérêts de classe, à vos préjugés, à votre ignorance, à votre résistance au changement, bref à tous ces maux dont sont supposément affectés les non-scientifiques. J'ai la preuve que c'est moi qui ai raison et vous devriez en être convaincus. Ainsi la persuasion ou l'influence se fait par "apparatus interposé", c'est-à-dire; par la preuve (indépendamment des personnes impliquées) qui est supposée éteindre tout "désir qu'il en soit autrement", c'est-à-dire toute vision alternative³.

Il en est tout autrement dans la seconde perspective. L'enjeu n'est plus indépendant de vous (qui vous êtes, quelle est votre vision du monde, quels sont vos désirs, etc.), de votre réaction, ni de la relation que vous avez (à plusieurs niveaux) avec moi. Peu importe ce que je dis, il n'est plus indifférent que je sois un représentant de la chambre de commerce locale, une femme qui a subi le pouvoir scientifique des gynécologues, un Raëlien, ou un scientifique renommé. Il n'est pas non plus indifférent que vous soyez un regroupement d'agriculteurs frustrés par les politiques gouvernementales, un groupe d'étudiants assoiffés de connaissances, ou un rassemblement de consommateurs dans un centre d'achat. Mais peu importe la contextualisation du message, son enjeu devient l'effet de mes propos sur vous et l'effet en retour (feedback ou rétroaction) qu'ils peuvent avoir sur moi. Ces effets peuvent être qualifiés d'heureux ou de malheureux, de réussite ou d'échec, ou encore en termes de satisfaction et d'insatisfaction (de part et

d'autre) et sont, par conséquent, du domaine du désir. L'effet de mon discours dépendra, localement ⁴, de l'interaction de votre désir avec le mien, de sa capacité contrainte à vous "déplacer", de l'ampleur de ce déplacement, et de la direction dans laquelle il aura lieu. Implication importante: je ne peux, avant mon exposé, avant d'en faire la performance, être certain de sa valeur d'effet. La persuasion (possibilité minimale parmi le nombre d'effets possibles) dépendra de notre interaction.

Je suis donc à la fois un scientifique qui constate et un être humain qui désire influencer. Et je voudrais réussir à vous convaincre (sic) qu'on a avantage à voir le second plan (celui de l'influence) comme étant d'un type logique supérieur au premier (celui de la connaissance), à considérer que la connaissance elle-même, sa production et sa diffusion, sont une des multiples formes que peut prendre l'influence, que les "lois de la connaissance" sont un sous-ensemble des "lois de l'influence". En termes plus concrets, ma préoccupation quant à la vérité ou la valeur de mon exposé n'est qu'une manifestation de ma préoccupation quant à son effet. Je ne peux m'extirper, même momentanément, du jeu de l'interinfluence pour le commenter. Le commentaire, l'explication, la preuve, sont des tentatives d'influence ⁵.

TYPLOGIE LOGIQUE DU DISCOURS

Quant on est intéressé à faire la promotion d'un certain point de vue, une stratégie de bon aloi consiste à montrer qu'on n'est pas le seul à penser ce qu'on pense. Pour le monde académique, cette stratégie consiste à s'appuyer sur des auteurs (sans compter la crédibilité que la connaissance

des auteurs confère). Vous comprendrez donc, j'en suis assuré, que nous fassions un petit détour par les écrits d'Austin et par les commentaires de Felman sur sa théorie des actes de langage. Ce détour devrait, en outre, nous permettre d'éclairer les propos qui précèdent en les paraphrasant sur un autre terrain.

Austin distingue deux usages que les humains font du langage: l'usage constatif et l'usage performatif. L'usage constatif du langage postule un réel qui a une existence et une forme indépendantes du langage; son but est de décrire ce réel de la façon la plus exacte possible. Si je dis, par exemple, que cette porte est ouverte, il est possible pour vous de constater qu'elle l'est. Si elle ne l'était pas, vous pourriez légitimement qualifier mon énoncé de "faux". Par contre, mon voisin pourrait dire qu'elle n'est en fait qu'entre-ouverte et, si j'en crois mes yeux, son énoncé pourrait être considéré comme plus exact, comme ayant plus de valeur que le mien. L'enjeu de l'usage constatif du langage est donc la vérité/fausseté et la valeur des énoncés en considérant comme critère les faits empiriques.

Il en est tout autrement pour l'usage performatif du langage, et l'exemple qu'emploie Austin, celui de l'acte du mariage, est très évocateur. A la question: "Prenez-vous Mlle Nanette Workman comme épouse?", la réponse "oui" altère le réel. Je n'étais pas marié, je le suis. Nanette n'était pas mon épouse, elle l'est désormais pour le meilleur et pour le pire. Quand je dis "oui", je ne constate pas ce que je fais, je fais ce que je dis. De même, quand je dis "je promets", "je m'excuse", "je condamne", "j'ordonne", "je demande", je ne décris pas mon acte, mais je l'accomplis. Je produis un événement. Par contre, pour que l'acte soit réussi,

c'est-à-dire qu'il altère vraiment le réel, il faut que le contexte et toutes les conditions s'y prêtent. Si Nanette est déjà mariée, si le prêtre ou le notaire n'est pas accrédité, le mariage n'aura pas lieu. L'enjeu de l'usage performatif du langage devient ainsi la réussite ou l'échec ou, selon les mots mêmes d'Austin, le bonheur/maheur. Son but est d'altérer le réel dans la direction d'un désir.

Tant que l'on s'en tient à des critères strictement linguistiques⁶ ou, plus précisément, qui ne tiennent compte que du langage explicite, l'opposition entre langage constatif et performatif peut tenir. Cependant, dès que l'on situe le langage dans le champ de l'interaction humaine, dès que l'on admet la possibilité d'un performatif implicite, il devient à peu près impossible d'imaginer un énoncé qui ne soit pas performatif. Tout constat peut être précédé de prépositions implicites comme "je propose que...", "je vous avertis que...", "j'affirme que...", "je désire que...", etc. De plus, tout constat peut être considéré comme une tentative d'influence, c'est-à-dire une tentative de persuader, de mobiliser, de séduire, de manipuler, d'impressionner, de contrôler, etc., qui le place automatiquement sous l'emprise du désir et qui le rend susceptible de réussite ou d'échec. Qu'est-ce que j'ai derrière la tête quand je vous demande de constater que la porte est fermée...? Et de fait, à un autre niveau, même le constat devient susceptible de réussite ou d'échec en ce qu'il peut être corroboré par les événements et surtout par les autres humains qui pourraient constater autre chose. Dans le champ de l'influence, ce n'est plus tellement la constatation elle-même qui est importante, mais son effet. En ce sens, on peut suggérer que le performatif est d'un type logique supérieur au constatif,

c'est-à-dire que l'enjeu du performatif (le désir d'influence) contraint celui du constatif (la vérité de l'énoncé) et lui sert de contexte, que la constation est un sous-ensemble de la performance⁷.

Ceci m'apparaît mis en évidence dans le commentaire de Felman qui interprète le Don Juan de Molière en y contrastant le style performatif du discours de Don Juan et le style constatif de celui de ses "victimes". Tel qu'il nous apparaît sous sa présentation, Don Juan est avant tout préoccupé par l'effet de sa parole et non par sa vérité. Ses promesses de mariage ou d'amour éternel, par exemple, ont pour but de faire jouir sa belle ici et maintenant et de pouvoir ainsi jouir lui-même de la rétroaction de l'effet qu'il produit. Par contre, ses victimes et leurs défenseurs croient que Don Juan devrait "constater" ses promesses, que ses mots devraient décrire exactement le réel de ses intentions et que son comportement devrait s'y conformer. Elles et ils veulent le forcer à accomplir ce qu'il promet et n'y voient que fourberie. Et Don Juan ne peut comprendre ce refus, de la part de ses belles, à apprécier les moments de bonheur et de plaisir que ses promesses, mêmes fausses, ont rendu possibles. Horrible malentendu, Don Juan joue sur l'effet de ses mots, ses victimes jouent sur leur vérité. Elles postulent une valeur a priori de la parole, lui n'en voit la valeur qu'a posteriori. Ne pouvant croire à la possibilité pour le discours de nommer une réalité qu'il considère transitive, Don Juan choisit de produire des effets et "fait arriver des choses avec des mots". Il altère le réel en vue de la jouissance.

Par contre, la lecture de Felman fait apparaître l'évidence que l'ensemble des personnages opèrent sur le registre de l'influence et du désir. Si les victimes se sentent lésées, c'est qu'elles ne parviennent pas à influencer Don Juan dans le sens de leur propre (définition de la) jouissance. La réalisation de ce désir nécessiterait que les mots de Don Juan, comme les leurs, désignent (ou du moins s'obstinent à désigner) quelque chose de réel, c'est-à-dire quelque chose de certain, de sûr, sur lequel on peut compter et dont on peut tenir l'auteur "garant" ⁸. Cette croyance est un pré-requis à l'obligation de fidélité qu'elles tentent de lui arracher. Mais le "héros" court-circuite cette nécessité et joue les rapports humains sur le registre de l'effet pur, sans la médiation de (ou plutôt en subvertissant) la "parole honnête". Les autres personnages tentent, en fait, d'assujettir et de réduire cet effet pur à leur désir d'une réalité fixe et non transitive, sans se rendre compte que c'est par son intermédiaire qu'ils le font. Leur désir de punition (effet de leur frustration) englobe à leur insu leur désir de vérité. De même, leur désir de constater est une manifestation de leur désir de transformer le réel transitif et insécurisant en chose, et d'obliger Don Juan à le faire lui aussi. C'est là toute la question du référent du langage.

Pour Austin, le réel n'est pas le référent du langage:

le langage fait lui-même partie de ce à quoi il réfère... le référent est lui-même produit comme son propre effet... (il) n'est plus simplement une substance préexistante qui peut être décrite, mais un mouvement dynamique de modification du réel .

Et si, comme nous le pensons, le réel est effet pur, c'est-à-dire interaction et interinfluence en mouvement perpétuel, il ne peut être décrit par le langage, celui-ci ne réussissant qu'à produire un autre effet. La connaissance est toujours produite à l'intérieur du réel qu'elle tente de décrire et ne peut que participer à sa propre dynamique de transivité et de transformation. La vérité de l'influence ne peut être dite de façon exhaustive. Comme le souligne si bien Austin:

"le faire manque toujours à se dire alors que le dire ne manque jamais de faire".

DE L'EPISTEMOLOGIE A LA PSYCHOLOGIE SOCIALE: LA STRUCTURE PARADOXALE

Notre lecture d'Austin et de Felman nous aura permis, en plus d'illustrer la logique de l'effet et la logique de la validité, de dépister une structure intéressante qui nous servira tout au long de notre exposé: celle de la relation paradoxale entre le sous-système et le système. Il nous semble que plusieurs des problèmes de la condition humaine résultent de la difficulté, ou peut-être de l'impossibilité à opérer existentiellement cette typologie logique qui se trouve souvent représentée sur forme d'opposition logique simple.

Dans ce qui suit, je tenterai d'illustrer comment cette structure se retrouve presque inévitablement à plusieurs niveaux de l'interaction que les humains ont entre eux et avec le réel.

La dynamique de la connaissance

Je suggère que tout "faire" humain émane d'un désir de sens⁹, d'un désir que le réel ait et prenne un sens précis (que ce sens précis soit plus ou moins complexe importe peu ici). Ce désir est ressenti comme un manque de sens¹⁰, comme le sentiment de sa fugacité. Il est l'origine et aussi la conséquence d'un malaise existentiel, du sentiment d'un manque à être. Lacan parlerait du "sujet barré", de l'impossibilité d'être pleinement le sujet.

Déjà nous voyons apparaître timidement la structure que nous soulignons plus tôt. Tout se passe comme si, dans la dynamique du désir, le sujet humain se posait le problème du sens sous la forme d'une opposition: "ou bien le réel a ce (ou un) sens précis, ou bien il n'en a pas". Si on transforme cette opposition en rapport paradoxal, le réel devient un système qui peut avoir plusieurs sous-systèmes de sens qui interagissent entre eux de façon nécessaire. De le ponctuer comme opposition enferme dans le cycle du désir qui est, par définition, "destiné à se manquer".

Ce manque de sens, l'humain tente désespérément de le combler par son faire. Le désir se transforme ainsi en désir d'influence, en désir d'imprimer au monde un ordre, une direction, une intelligibilité. Et cette intelligibilité est vue comme ne pouvant venir que du sujet lui-même: "ou bien je comprends, ou bien c'est incompréhensible". Symboliquement, c'est la frustration de ne pas être à l'origine (du sens).

La connaissance, considérée comme action, est ainsi la tentative concrète du sous-système de renverser ce rapport

d'englobement du sujet par le réel, de réduire le système au statut de sous-système. La faillite assurée et perpétuelle de cette tentative entretient le désir (le sens définitif échappe toujours à l'influence) qui est à son origine, alimentant ainsi la dynamique d'un processus essentiellement circulaire.

Par contre, même si elles sont vouées à l'échec comme totalisations, ces tentatives ont un effet, une influence sur le réel. Elles participent à son déplacement, à sa transformation pour le sujet. L'avortement place le sujet dans une situation autre. Il peut réussir à y faire apparaître des distinctions inédites, il peut réussir à en éclaircir une région opaque ¹¹, il peut rendre plus flous des contours autrefois très clairs. Mais sa propre production de sens est et sera toujours englobée par le réel. Et c'est ce réel qui lui donne son sens véritable sans que le sujet puisse jamais le saisir. Cet exposé-ci est un exemple frappant d'une tentative par définition avortée de définition de la dynamique du réel. Et pourtant, il est (dans le) réel, il participe au réel.

Cette recherche d'un sens ¹² est ainsi à la fois un artefact (probablement nécessaire) et un mouvement constituant de la dynamique du réel humain. Le sens que prend ce dernier (s'il en prend un) est le résultat toujours fugace des tentatives d'influence et de totalisation de ses différents sous-systèmes et ne peut être objet de connaissance pour ces derniers. C'est en ce sens qu'Austin affirme que l'acte (ici l'acte de connaître) ne peut savoir ce qu'il fait, ce qu'il performe. Sa performance, son influence réelle, sont toujours en excès sur sa conscience. Les effets ne relèvent que très partiellement de son intention (du moins telle qu'il se la représente) ou du sens que lui donne sa conscience. Ainsi le

sens, tel que se le représente le sujet, ne peut être qu'un projet de sens.

La dynamique de l'intersubjectivité

Jusqu'ici, nous avons surtout considéré le problème dans sa configuration verticale, c'est-à-dire le rapport du sujet au réel sur le plan de la connaissance qu'il peut en avoir et de l'influence qu'il peut y exercer. Cette configuration n'est que théorique car le sujet n'est jamais seul face au réel. Sans véritablement sortir de l'abstraction, nous allons maintenant poser un cran de plus vers la concrétude en examinant la configuration horizontale du problème, soit le rapport des sujets humains ¹³ entre eux, en sauvegardant cependant l'optique verticale de leur rapport au réel.

Le réel dans lequel est impliqué le sujet humain englobe en effet d'autres sujets propulsés par le même désir et qui s'y investissent avec la forme particulière que prend pour eux ce désir, c'est-à-dire leur propre projet totalitaire de sens. Chacun, dans sa tentative, déjà irréalisable sur le plan vertical, de satisfaire son désir hégémonique de sens, rencontre l'autre comme obstacle et source de frustration supplémentaire. L'autre, comme le réel (et de fait il est réel) devient cible d'influence. L'un ne peut réaliser son projet sans que l'autre soit transformé.

Le réel social prend ainsi la forme d'une immense compétition, d'un rapport de pouvoir complexe où tous les participants tentent, avec plus ou moins de succès, de créer une réalité qui soulage leur malaise et assouvisse leur désir. Ma tentative de réaliser mon projet totalitaire se

heurte à la vôtre et le réel "réel" que nous sommes pris à confronter est le résultat toujours transitif qui émerge de cette interaction d'influence.

Encore ici, nous voyons émerger notre structure; en premier lieu, l'opposition: "ou bien je définis le sens pour moi et l'autre, ou bien c'est l'autre qui définit le sens pour lui et pour moi". Si on transforme cette opposition en rapport paradoxal, c'est l'interaction qui devient le système où moi et l'autre sont des sous-systèmes nécessaires et constituants de cette interaction ¹⁴.

Cet obstacle qu'est l'autre à son projet de sens, chacun tente de l'éliminer en l'englobant, en le totalisant dans son propre projet, en lui donnant un sens. Et ce sens est vu comme ne pouvant venir que du sujet lui-même. L'autre doit être expliqué à partir de son propre projet. Mais l'autre fait la même chose! Et, comme moi, il n'acceptera jamais d'être réduit au statut d'objet dans ma propre totalisation. Et pourtant je m'obstine à le voir comme fermé et incapable de comprendre.

De fait, aucune de ces tentatives ne peut ultimement réussir. Dans ce système ouvert, chaque source d'influence ou de connaissance est un sous-ensemble de l'interinfluence. Et le sens que prend le système, l'interaction à un instant donné est une sorte "d'effet pervers" de l'interaction de ces sources. Aucune de ces sources n'a le pouvoir ultime de connaître le sens du système. Aucune de ces sources n'a le pouvoir ultime d'infliger au système la direction spécifique de la réalisation de son propre projet.

Cependant, même ainsi vouées à l'échec, ces tentatives de donner un sens à l'interaction ont un effet, une influence sur l'interaction. Elles participent à son évolution et à sa transitivity pour les "partenaires". Mais le sens, la direction véritable de l'interaction englobera toujours le sens voulu par les participants sans qu'ils puissent jamais le saisir.

Cette tentative d'imposition réciproque d'un sens est ainsi un artefact (probablement nécessaire) et un mouvement constituant de la dynamique de l'interaction.

La dynamique de l'interdépendance

Poussons encore un cran plus loin. Nos deux "belligérants", même s'ils le voulaient, ne pourraient pas ne pas s'influencer, ne pas avoir d'effet l'un sur l'autre. Quand des humains sont en présence l'un de l'autre, que ce soit symboliquement ou concrètement, directement ou indirectement, chaque façon d'être ¹⁵, chaque mouvement ¹⁶, et même chaque abstention de mouvement a un effet sur l'autre, vient affecter son sort. **Il est absolument impossible de "ne pas s'en mêler"**. Ne pas agir équivaut ici à agir différemment. Que ce soit Yvon Pépin ou Henri Laborit qui vous donne une conférence aujourd'hui crée pour vous une différence avec laquelle vous devez composer en vous adaptant de façon différente. Que je vous engueule implique pour vous un "sort" différent que si je vous louangeais ¹⁷. Certaines de ces différences sont moins dramatiques que d'autres, mais le mécanisme qui sous-tend les "différences qui font une différence" ¹⁸ est le même que celui qui sous-tend les "différences non significatives".

Ainsi chacun de mes mouvements, en tant que différent d'un autre mouvement potentiel, implique des coûts et des bénéfices (qui auraient pu être différents) pour ceux qu'il affecte (sans parler de ceux qu'il implique pour moi). Et il en est de même pour chacun de vos comportements. Mon sort ¹⁹ dépend de ce que vous êtes et de ce que vous faites, votre sort dépend de ce que je suis et de ce que je fais. Nous sommes irrémédiablement interdépendants et notre interaction est notre ajustement réciproque et continuel aux effets que nous avons les uns sur les autres, un échange en différé de coûts et de bénéfices, une négociation pragmatique et permanente (pas nécessairement consciente) du pouvoir que nous avons l'un sur l'autre à partir de la possibilité de changer notre propre façon d'être ou comportement... La demoiselle qui baille là-bas augmente beaucoup mes coûts... et vian! Voilà pour les tiens!!!

Ce qui fait que tout humain est, qu'il le veuille ou non, **impliqué** dans et par les effets qu'il a, que ceux-ci soient intentionnels ou non, consciemment voulus ou non. Il importe peu que j'aie tué ma mère intentionnellement ou non: premièrement, elle n'est pas là; deuxièmement, je suis obligé de composer avec ceux qui m'accusent, ceux qui me pardonnent et celles qui me consolent. Il importe peu que vous m'ayez frappé par accident, ça fait mal de toute façon. Telle est la logique de l'effet. Et si, dans un an, vous pensez encore à moi, nous serons encore en interaction et en interdépendance. Il en est de même pour vous qui me lisez. En fait, nous sommes tous, humains, en interaction.

Cette interdépendance que nous avons les uns sur les autres nous fout la trouille et nous amène à essayer de la réduire,

de la contrôler et même de la neutraliser, en recherchant un pouvoir unilatéral sur l'interaction. Le pouvoir réciproque est ressenti comme absence ou manque de pouvoir.

Et nous retrouvons encore une fois notre structure sous deux formes complémentaires d'opposition: "ou bien je suis complètement dépendant, ou bien je suis complètement indépendant", et "ou bien j'ai tout le pouvoir, ou bien je n'ai pas de pouvoir". Les conséquences de cette opposition se font aussi sentir dans la forme que prennent les tentatives de transformer la situation: chacun essaie d'annuler les coûts personnels de l'interaction pour n'en conserver que les bénéfices. L'autre est vu comme instrument de son propre plaisir. Si on transforme cette opposition en rapport paradoxal, nous avons un système d'interdépendance et d'influence où les sous-systèmes tentent de s'assujettir et/ou de s'affranchir l'un de l'autre.

Chacun tente ainsi de contrôler le comportement et/ou la façon d'être de l'autre en adoptant des comportements de punition et de récompense, sans se rendre compte qu'il est lui-même amené par le comportement de l'autre à adopter ce comportement. On peut penser ici au patron qui perd beaucoup de son temps précieux à surveiller ses employés pour qu'ils se comportent comme il le veut²⁰. Ou encore au fait que l'abus de pouvoir amène sinon la révolte, du moins des difficultés accrues dans l'exercice de la tyrannie.

Il est ici encore plus évident que la tentative d'indépendance totale et de pouvoir unilatéral ne peut réussir. Aucun des sous-systèmes n'a le pouvoir ultime de diriger le système

ou d'en devenir indépendant. Il faudrait, pour cela, qu'il devienne le système.

Cependant, même vouées à l'échec, ces tentatives d'indépendance et d'hégémonie ont un effet, une influence sur le sens et la direction que peuvent prendre les rapports de pouvoir qui constituent le système. Elles participent à l'évolution de la façon dont l'interdépendance jouera pour les opposants. Mais il leur demeurera impossible de décider de la direction que prendra le pouvoir.

Ces tentatives réciproques d'assujettissement et d'affranchissement sont ainsi à la fois un artefact (probablement nécessaire) et un mouvement constituant d'un système de rapports de pouvoir.

La dynamique des intérêts

Mais dans ces systèmes d'interdépendance et d'interaction entre eux et avec le réel, les vrais sujets humains concrets sont situés concrètement, matériellement, historiquement. Ils sont de sexe féminin ou masculin, riches ou pauvres, ils sont nés en Inde ou au Canada, ils occupent une certaine position dans la structure sociale, ils demeurent près du centre d'achat, etc. (jusqu'à la singularisation complète de chacun). Cette situation peut changer ou se transformer dans le temps ou selon les circonstances mais, **à chaque moment présent**, l'humain ne peut agir qu'à partir de sa situation concrète, quel que soit le niveau de contexte où on l'envisage.

A ces situations concrètes, à ces positions dans le système d'interaction, sont associés des coûts et des bénéfices

relativement précis. C'est-à-dire que les mal-être et bien-être relativement indifférenciés du désir se manifestent toujours dans une définition concrète associée à une situation concrète. Nous parlerons alors d'intérêts, ceux-ci étant la définition spécifique des bénéfices (et des coûts correspondants) associés à une position concrète dans l'interaction. Et à chaque situation concrète correspond une perspective "intéressée" sur le monde. Chacun tente d'améliorer son bien-être, de satisfaire son désir en défendant ses intérêts tels qu'il les perçoit, c'est-à-dire à partir de sa situation concrète. Il s'agit de conserver ce qui le fait jouir et de se débarrasser de ce qui le fait souffrir.

Ainsi l'action humaine ne peut pas ne pas être intéressée. Et ceci peu importe la "validité" de la représentation que le sujet se fait de ses intérêts; peu importe qu'il se les représente à court terme ou à long terme, de façon locale (personnelle) ou universelle (le genre humain). Il se les représente toujours à partir de sa propre situation, à partir de sa propre définition de ce que sont les intérêts collectifs. Il peut sembler bizarre de se sentir obligé de le mentionner mais, dans une situation concrète dans le temps et l'espace, on ne peut avoir que les intérêts qu'on a, on ne peut avoir que la représentation qu'on a. Pour qu'un sujet accepte la valeur collective d'un intérêt ou d'une représentation, il faut que cet intérêt ou représentation corresponde à ses propres intérêts, et il en est le seul juge.

Chacun, dans la promotion de ses propres intérêts, ne peut s'empêcher de proposer sa propre définition de l'intérêt collectif à partir de sa propre situation intéressée, et de résister pragmatiquement à la définition de l'autre quand il la perçoit comme allant au détriment de ses propres

intérêts. Dans les relations de travail, par exemple, la définition de l'intérêt collectif que tente de promouvoir le patron risque fort d'être contradictoire avec celle d'un employé. Celle que donne le ministère de l'Environnement risque fort de s'affronter avec celle que met de l'avant le ministère de l'Industrie et du Commerce. Et, personnellement, je ne vois aucune nécessité théorique a priori de décider que les intérêts de l'un sont plus légitimes que les intérêts de l'autre. Cette décision relève de mes propres intérêts, de ma propre définition de l'intérêt commun. Sur ce plan, personne n'est vraiment "mal intentionné", même si ces "bonnes intentions" sont souvent la source d'atrocités. De toute façon, ces "bonnes et mauvaises intentions" sont relativement indépendantes de ma volonté et de la vôtre: elles dépendent de la perspective que nous donne sur le monde notre situation concrète, notre propre histoire personnelle et sociale. Dans la logique de l'effet, il y a toute une différence entre être responsable et être coupable: chacun est responsable (est une cause de ce qui arrive), personne n'est coupable (il faudrait, pour soutenir ce verdict, qu'une des définitions en interaction triomphe et réduise l'autre).

Nous retrouvons ainsi notre structure familière sous plusieurs formes d'oppositions: la personne est "ou bien égoïste - ou bien altruiste", "ou bien intentionnée - ou mal intentionnée", "ou bien aliénée" - ou bien conscientisée", etc. Si nous transformons ces oppositions en rapports paradoxaux, l'intérêt "collectif" nous apparaît comme un système de négociation des intérêts respectifs et situés, que chaque sous-système tente de définir à partir de sa propre situation dans le système et à son propre avantage. En fait, **le respect de l'intérêt collectif est assuré par le fait**

qu'aucun des sous-systèmes n'a le pouvoir ultime de le définir, de le totaliser en lui imposant sa propre définition, qui ne peut être que celle d'un sous-système.

Cependant, c'est justement cette dialectique des tentatives réciproques d'imposition d'une définition de l'intérêt collectif (même dans l'échec qui leur est destiné) qui donne sa dynamique au système de négociation des intérêts réciproques en obligeant pragmatiquement les participants à perpétuellement redéfinir leur représentation de leurs propres intérêts comme de l'intérêt collectif, à changer leurs pratiques, et à transformer leur situation concrète.

Ces tentatives réciproques de définir et d'imposer une définition de l'intérêt collectif sont ainsi à la fois un artefact (probablement nécessaire) et un mouvement constituant de la dynamique transitive du système d'interaction entre les intérêts.

LE POUVOIR DE LA REPRESENTATION: LES QUESTIONS DE VALIDITE ET DE LEGITIMITE

Nous pouvons maintenant nous attaquer au problème de la validité des représentations et connaissances, de même qu'à celui de la légitimité des tentatives d'influence. Selon ma propre totalisation ²¹, toute représentation est "valide", toute influence est légitime. Le sujet humain a non seulement le plus parfait droit, mais aussi le devoir et même la nécessité vitale de produire du sens et d'influencer ²². Autrement dit, la validité et la légitimité relatives des différentes interventions et représentations sont indécidables. Il est impossible d'établir définitivement une

perspective-critère qui nous permettrait de les comparer. La perspective ainsi dégagée sera toujours "la perspective de quelqu'un" qui y est impliqué, qui y est fondamentalement intéressé, qui y est situé. La perspective à partir de laquelle on appréhende et/ou influence le réel ne peut être dialectique, étant toujours l'un des pôles possibles de l'interaction. De ce fait, elle est toujours Imaginaire ²³.

C'est justement cette indécidabilité qui force le sujet humain à prendre son Imaginaire pour le Réel, à "faire comme si" sa représentation du réel était le réel. Cette totalisation manquée devient sa réalité opérationnelle. Cette "définition opérationnelle" est pour lui le réel, elle le contraint et le force à s'y adapter ²⁴.

Mais le fait que l'on opère sur une réalité opérationnelle différente de l'autre a des effets vitaux sur les deux partenaires. Si vous croyez qu'il existe une catégorie de gens qui sont fous (ou capitalistes, ou terroristes), que votre analyse vous fait penser qu'on devrait les éliminer, et que je corresponds à cette catégorie, votre représentation du réel est très dangereuse pour moi, surtout si, comme nous le verrons plus tard, vous avez les moyens de réaliser ma répression. Je n'ai aucun intérêt à ce que votre définition devienne **notre** définition opérationnelle. De fait, j'ai intérêt à prendre tous les moyens pour qu'elle ne le soit pas. Je pourrais entre autres choses proposer que les fascistes doivent être éliminés de la surface du globe (i). De fait, la négociation de la définition opérationnelle commune se fait, ultimement, dans le contexte d'un **rapport de pouvoir** brut où, de fait, ce sont nos capacités réciproques d'affecter notre sort qui sont en jeu. L'avenir de la relation dépend

beaucoup plus d'un "accord pragmatique" où les partenaires contrôlent activement les effets qu'ils ont les uns sur les autres, que d'un consensus sur la définition de cet accord.

Par contre, ces consensus existent, bien qu'ils demeurent imaginaires et situés, et ils ont des effets réels. Dans ce sens, ce qui est considéré comme la réalité par un certain nombre d'entre nous, tient moins à la nature du réel en soi qu'à un imaginaire collectif, qu'à notre capacité intersubjective de "faire comme si" la réalité telle que nous l'imaginons était la seule possible.

Cette intersubjectivité est rendue possible à un premier niveau par la communalité de la dynamique totalisante du désir indifférencié: nous désirons tous un réel qui n'a qu'un sens, nous voulons tous alléger radicalement notre malaise à être. A un autre niveau, elle est favorisée par la similarité, pour certains d'entre nous, de nos situations concrètes respectives et de la perspective sur le réel qui y est associée. Cette similarité facilite la négociation d'une définition commune de la réalité opérationnelle. A un troisième niveau, c'est la ressemblance des intérêts, c'est-à-dire de la définition précise des coûts et bénéfices, qui diminue la probabilité d'occurrence des conflits entre les désirs au niveau imaginaire de leur définition.

Pour le groupe qui a développé une telle intersubjectivité, nous parlerons alors d'une définition opérationnelle officielle, majoritaire ou dominante, qui est souvent perçue comme la perspective valide ou légitime. C'est elle qui fonde la légitimité de l'influence sur les minoritaires, qu'ils soient des nouveaux arrivants, des contestataires ou des "ignorants". Cette légitimité, cette supériorité épisté-

mologique, bien qu'imaginaire, confère à cette définition une visibilité et un pouvoir de mystification très avantageux. Cette perspective dominante, ce paradigme ²⁵, a le pouvoir pragmatique d'une typologie logique supérieure, c'est-à-dire qu'elle est considérée comme encadrant et englobant les autres perspectives. Toute perspective alternative est considérée comme une des perspectives possibles à l'intérieur de la perspective dominante.

Pour toute perspective minoritaire, le rapport de pouvoir est très inégal en termes de son propre établissement. Elle doit d'abord se distancier, se dégager elle-même de son statut imaginaire de sous-système en démystifiant pragmatiquement ²⁶ la perspective majoritaire: en révélant, par sa propre pratique de l'influence, le caractère imaginaire, intéressé et polarisé de ce "réel pour tous". Un des effets possibles de cette tentative est d'altérer les rapports de "solidarité représentationnelle" déjà établis. Il leur faut établir **dans les faits** une nouvelle définition des coûts et bénéfices, des intérêts des participants. "Plutôt la mort que l'esclavage"! Et cette nouvelle définition n'a pas besoin d'être la leur. Par exemple, je crois que les adhérents des approches qualitatives et de la recherche-action en sciences humaines se piègent eux-mêmes quand ils revendiquent la reconnaissance officielle de la "validité scientifique" de leur entreprise, et ceci souvent dans les termes mêmes de la perspective majoritaire.

Car il ne faut pas oublier que cette définition opérationnelle n'est qu'imaginaire, que sa négociation se fait dans le contexte des rapports de pouvoir bruts qui peut ne pas être propice à la négociation. Ces rapports de pouvoir bruts, qui

se jouent dans la relation entre des dispositions sociales occupées par des acteurs concrets - leurs appartenances -, frappent par la disparité et l'inégalité dans le pouvoir d'affecter les intérêts de l'autre tels qu'il se les représente.

Je ne saurais terminer cette partie sans parler de la persuasion. Je veux souligner que la persuasion, même si elle nous donne l'impression d'une influence unilatérale, n'échappe pas à l'interaction. De plus, elle n'est pas une question de validité ou de légitimité, mais bien d'intérêt et d'effet. On n'est pas persuadé par quelqu'un parce qu'il dit vrai, parce qu'il nous force à voir le réel tel qu'il est; on l'est parce que ça nous plaît ou parce que l'on y est contraint. La persuasion consiste, en fait, à faire voir à l'autre qu'il aurait intérêt, qu'il le veuille ou non, à définir le réel dans mes propres termes. Dans le cas où je fais appel à son propre désir et à ses propres intérêts, il s'agit de séduction. Je lui fais miroiter comment ma définition du réel a plus de chance d'assouvir son désir et de satisfaire ses intérêts que la sienne. Je fais ainsi appel à des intérêts que nous avons supposément en commun. Les effets de cette stratégie peuvent aller de la mystification la plus complète (et de l'exploitation qui s'ensuit) à une solidarité concrète et solide. Il est un autre type de persuasion où je tente d'infléchir le point de vue de mon partenaire, contre son gré, en manipulant ses coûts et bénéfices (Ah!!! Tu ne crois pas que je sois capable de couper ta paye!!! On va voir ça). Enfin, une autre tactique de persuasion joue à la fois sur la séduction et l'infléchissement: il s'agit d'ériger, en comptant sur le désir de sens définitif des humains, une perspective-critère à partir de laquelle les différentes

définitions pourront être évaluées en termes de légitimité ou de vérité. Par exemple, dans le cas de la religion, il y a les écritures; dans le cas de la science, il y a la vérification empirique. Le sujet humain se voit ainsi invité²⁷ à abdiquer, à renoncer à affirmer son sens propre pour se soumettre à ce qui est désormais réel pour tous. Et c'est ce qui arrive pour plusieurs.

Mais il faut ici rappeler que si cette persuasion a des chances de fonctionner pour ceux qui l'incorporent dans leur projet (et encore ceci n'est pas évident), elle nécessite, pour avoir de l'effet en fin de compte, que ceux qui adhèrent à la perspective-critère aient le pouvoir de la faire observer par les dissidents. ("La preuve en est faite, la pornographie amène la violence et vous ne pouvez continuer à imprimer votre journal sous peine de sanctions légales"). De plus, même ceux qui adhèrent à la promotion de la "perspective-critère" n'accepteront souvent la "preuve" que si la "vérité démontrée" correspond à leurs intérêts.

Et nous revoici au point de départ. La communication d'une représentation, quelle que soit la forme qu'elle prenne, a des effets certes, et même des effets différents selon ce qui est représenté ou communiqué, mais ces effets se jouent au niveau de l'affrontement des désirs et des rapports de pouvoir. Aucune totalisation ne peut réussir radicalement sa performance (de totalisation) si ce n'est dans l'imaginaire. Et la valeur en soi d'une représentation est indécidable.

Par contre, nous ne pouvons nier que certaines représentations, lorsqu'elles sont communiquées, ont plus d'effet que d'autres, font arriver des choses, provoquent des différences dans les événements, témoignant ainsi de l'influence du sous-système sur le système global; et ce peu importe si l'information qui y est contenue est "vraie ou fausse". C'est là que réside principalement la "valeur d'effet" des représentations totalisantes.

LA PERFORMANCE DES SCIENCES HUMAINES

Nous voici, après ce long détour nécessaire, de retour à notre propos principal: l'activité scientifique comme activité humaine. Si ma propre totalisation, mon propre projet, génère chez le lecteur quelque envie d'y adhérer, quelque "émotion du vrai", il conviendra avec moi que le scientifique est asservi et contraint par les lois indicibles du réel de l'interaction et de l'interinfluence au même titre que les autres humains, que la crédibilité de son point de vue est soumise, ultimement, aux mêmes règles que celle de mon grand-père, et qu'il tente désespérément, comme mon oncle raëlien, de réaliser un projet totalitaire. Heureusement, nous savons tous maintenant que ce projet ne peut réussir que partiellement et que mon oncle a peut-être autant de chances que ce scientifique s'il détient un poste politique important.

En fait, l'effet que je recherche ici est justement une désacralisation du point de vue scientifique comme perspective privilégiée et épistémologiquement supérieure d'appréhension du réel. Cette perspective, encore dominante dans notre milieu, dessert ce que je perçois comme mes

intérêts comme humain ²⁸ à long terme, et ma totalisation me fait penser qu'il en est ainsi pour vous. Pourquoi s'astreindre à la rhétorique de la validité et de la légitimité quand, de toute façon, nous ne faisons qu'influencer; d'autant plus que la rhétorique de la validité est (qu'en pensez-vous?) de nature répressive et assujettissante, qu'elle est un instrument d'influence qu'on peut utiliser ou discarter selon nos intérêts, et qui a beaucoup plus de chances de servir ceux qui détiennent le vrai pouvoir de décider qu'il en sera ainsi? Pourquoi ne pas plutôt nous servir de peu de pouvoir que nous avons pour rendre toute légitimité indécidable? Tel est mon projet de sens, et il en va selon moi de notre intérêt commun ultime. (Ce qui n'empêche pas de jouer la carte de vérité quand elle s'avère pertinente comme stratégie située).

Si on considère l'activité scientifique ²⁹ comme une activité humaine performée par des humains concrets, situés et intéressés, il est évident que cette activité est régie par les lois globales de l'interaction humaine et qu'elle ne peut s'y soustraire. En termes plus simples, l'activité scientifique est, et ne peut être, qu'un sous-système de l'activité humaine. De cette simple observation découlent plusieurs implications.

1. La science participe à la dynamique du désir

C'est-à-dire qu'elle est un projet, une promesse irréalisable d'un sens qui perdure, qui soit constant, qui puisse être définitif (c'est ce que Felman appelle "la promesse de constater le performatif") et, à un autre niveau, le projet et la promesse de fournir des fondements inébranlables à

l'intérieur desquels il sera possible de poursuivre l'approximation de ce réel, en plus de déduire des actions légitimes et d'établir des raisonnements infallibles. De fait, la tentative scientifique d'expulser le désir et l'intérêt de la recherche est elle-même la manifestation d'un désir, et elle n'a pour effet que de le faire ressurgir à un autre niveau. C'est ainsi qu'apparaissent, par exemple, des scientifiques passionnés d'objectivité, qui seraient prêts à tout pour imposer leur vision d'un monde ou dominé ou rationnel ou, selon le cas, désordonné et irrationnel. Le scientifique, comme tous les autres humains, veut transformer le monde. Même fondamentaliste, il ne se réduit pas à l'étudier tel qu'il est. Il veut lui donner un sens.

2. Le projet scientifique ne peut être un projet commun

Il est en compétition avec d'autres projets totalitaires dont la présence le réduit au statut de simple point de vue, de simple perspective. Autrement dit, le projet scientifique demeure le projet de quelqu'un. Il sert, à un certain niveau, les intérêts de ceux qui en font la promotion. A ce niveau, le groupe des scientifiques se voit dans l'obligation (et souvent l'indignation) de combattre les versions non-scientifiques du monde dont d'autres groupes font la promotion. A ce sujet, Feyerabend illustre comment la science, pour combattre un ensemble de mythes, a dû elle-même s'ériger en mythe. Ce mythe est celui de la "méthodologie scientifique". Il consiste à ériger en critère une perspective qui permette d'évaluer la légitimité des divers énoncés afin de pouvoir en contrôler à la fois l'émission et les effets. C'est la tentative des scientifiques de devenir les arbitres des conflits de définition. L'entreprise consiste, dans ses effets escomptés, à réduire

le pouvoir de mobilisation et de persuasion de certains points de vue au profit de certains autres points de vue. En ce sens, elle devient un instrument de légitimation de la répression.

Mais cette tentative ne pourrait réussir que par une collusion et elle s'inscrit dans les rapports de pouvoir existants.

Ainsi le "sort" des scientifiques dépend de leur pouvoir d'affecter le "sort" des non-scientifiques. Comme groupe institué, ils sont soumis au jeu de l'interdépendance et de l'interinfluence avec les autres groupes institués qui défendent des intérêts différents. Et ceci les oblige à des activités "qui ne sont pas tout à fait scientifiques". A leur grand désespoir, ils ne sont pas exclus du jeu politique des rapports de pouvoir et leur tentative de s'ériger en perspective-critère de la définition du réel est soumise au "ballottage".

3. L'activité scientifique est performée par des humains situés et intéressés

Les scientifiques ne sont pas que des scientifiques et la science devient entre leurs mains un instrument de promotion des intérêts associés à leur situation concrète, c'est-à-dire d'une définition du réel qui soit à leur avantage et à celui de leurs affiliations et appartenances.

Et de fait, plusieurs débats scientifiques (d'autant plus remarquables dans leurs manifestations positivistes de réfutations et contre-réfutations) nous apparaissent résulter des implications négatives pour les intérêts d'un

des "partenaires" de la reconnaissance scientifique des résultats de l'autre. Comme le font remarquer Caplan et Nelson et quelques autres, l'idéologie ne joue pas tellement au niveau de la preuve, mais surtout au niveau de la définition du problème.

Ainsi, si je suis une femme, ma recherche n'a que peu de chances de desservir mes intérêts de femme **tels que j'ai été amenée à les définir**. Ma problématique et mes résultats seront probablement différents de ceux des agents de recherche en planification administrative de la compagnie qui m'emploie, etc. L'identification des problèmes se fait, de toute façon, à partir d'une situation existentielle et sociale.

Le projet scientifique implique une survalorisation de la représentation aux dépens de l'interaction, une survalorisation de l'imaginaire aux dépens du Réel. L'enjeu de la science ³⁰ est l'enjeu du constatif, c'est-à-dire le vrai/faux, le bon/mauvais, les questions de certitude, de stabilité, de validité, de légitimité, etc.

Comme nous l'avons mentionné plus tôt, il s'agit d'arbitrer les conflits de représentation et d'interprétation et de court-circuiter le processus de leur interinfluence en se prononçant en faveur de l'une ou de l'autre (ou ni l'une ni l'autre, ou l'une ici l'autre là). L'appareil scientifique est destiné (mais ne peut réussir définitivement) à répondre aux questions: qui a raison? Qui a tort? Qui doit abandonner son projet de sens? Qui peut continuer?

Au niveau de ce que nous appelons les "connaissances scientifiques", le projet scientifique est aussi supposé avoir sa propre représentation des faits, ses propres certitudes à défendre. (Selon les résultats de M. Untel, il est clair que vous avez tort. Nul ne peut maintenant en douter, l'usage de la cigarette est significativement lié au cancer du poumon... et vous devriez vous en abstenir comme moi). Mais ces certitudes ne sont, en fait, les certitudes que de quelques-uns qui étaient, on peut le soupçonner, prédisposés à se les approprier. La "preuve" leur permet tout au plus de s'enfermer confortablement dans leur intolérance et de se sentir légitimés dans leur attitude répressive.

4. La science, comme activité humaine, ne peut savoir ce qu'elle fait

Même si son projet initial est irréalisable, l'activité scientifique a quand même, comme toute activité humaine, des effets, une influence sur le réel dans lequel elle opère. Mais son intention, son projet la rend aveugle par rapport à sa performance. Elle ne peut porter son attention à ses échecs et à ses réussites, mobilisée qu'elle est par ses envies de constater, et enfermée dans sa propre représentation qui lui interdit de se voir comme tentative d'influence.

Pourtant, si on élargit le contexte, toute recherche scientifique devient une recherche-action. Quand on s'interroge sur ses effets plutôt que sur sa validité, on comprend que toute recherche a une influence sur le réel, et ceci à deux niveaux.

Au niveau de la production du réel, même la tentative de le décrire ne peut se faire qu'en y faisant apparaître les distinctions et les relations (inédites ou non) qu'on désire y "trouver". On peut constater à peu près n'importe quoi; il suffit d'un scientifique suffisamment obstiné et croyant qui prenne tous les moyens possibles pour ce faire ³¹. On peut ici penser à l'effet Pygmalion de Rosenthal ou à l'argumentation de Feyerabend sur l'emploi du télescope pour "faire apparaître des planètes" ³². On peut aussi penser à la multitude de "faits" et de "résultats empiriques non-insignifiants" qui se contredisent l'un l'autre ³³. A chaque fois le second chercheur, en déplaçant le point d'observation selon ses propres préoccupations, génère des données qui viennent contredire ou relativiser les observations empiriques du premier. Il s'agit, en fait, de tentatives d'influence sur le réel qui se produisent à l'intérieur de celui-ci. Comme l'illustre Feyerabend, la science (et, dans son cas, les sciences exactes elles-mêmes) a toujours eu un développement anarchique. La linéarité de sa progression par addition est un mythe: "Anything goes".

La recherche scientifique est aussi recherche-action au niveau de la communication des résultats. A ce niveau les différences entre recherche quantitative et qualitative, entre recherche expérimentale et recherche exploratoire deviennent moins pertinentes, elles deviennent de simples questions de modalités. Certaines recherches expérimentales comme, par exemple, celles de Milgram sur l'obéissance, ont eu un impact beaucoup plus grand sur le phénomène étudié que plusieurs recherches-action qui prenaient le même phénomène pour cible. Des recherches

théoriques et cliniques comme celles de Freud ont eu beaucoup d'impact sans jamais avoir été "validées". Le modèle expérimental sert même à la confection de la publicité³⁴.

Mais ce qu'il faut comprendre ici, c'est que la valeur d'effet ne dépend pas en soi de la validité des résultats. Un "mensonge scientifique", une manipulation de l'information, une "trituration" des faits risquent d'avoir plus d'impact sur la condition humaine qu'une "vérité aseptisée". On peut penser ici à certains poèmes, certains discours politiques, certaines chansons engagées, et plusieurs autres types d'expression qui ont produit plus de mouvements sociaux que l'ensemble des résultats de recherches en sciences humaines. On peut aussi penser à d'autres poèmes, téléromans, chansons d'amour et discours politiques qui viennent chaque jour nous enfermer dans la définition officielle de la réalité (ça peut aussi être un effet du discours scientifique!!). Il suffit de lire "l'Age des foules" de Moscovici pour comprendre qu'un embryon de cette "science de l'effet et de l'influence" existe et que, bien plus, elle fait l'objet des préoccupations d'un certain nombre de personnages qui s'en servent pour défendre leurs intérêts avec une certaine efficacité. Pendant que les scientifiques utilisent toutes leurs énergies à faire semblant de dédaigner l'influence intéressée et à entretenir leur image de neutralité noble, d'autres leur coupent l'herbe sous le pied, et d'une façon qui m'apparaît personnellement beaucoup plus efficace³⁵.

Il faut remarquer cependant qu'à un autre niveau l'activité scientifique, même attentive à ses effets, ne pourrait

savoir ultimement ce qu'elle fait, ne pourrait se représenter globalement sa performance. Elle devrait perpétuellement s'ajuster, comme les autres activités humaines, aux effets qui émergent de l'interaction.

A DEFAUT DE CONCLURE: L'IMPACT DU DISCOURS DE SENS

La vision de la condition humaine que j'ai présentée comporte beaucoup d'autres implications plus spécifiques pour les sciences humaines. Je n'en ai présenté que les grandes lignes. Si le texte est clair, ces implications devraient être évidentes et inépuisables. Je laisse au lecteur le soin de les déduire selon ses propres préoccupations et intérêts. Je préfère plutôt conclure par un ensemble de questions qui, vous le remarquerez, se posent comme tentatives de totalisation. (Que voulez-vous, je ne suis pas l'interaction, je n'en suis qu'un pôle!!!).

Comment expliquer l'impact social qu'ont eu des représentations de la condition humaine comme la psychanalyse, le marxisme, le bouddhisme, le nazisme et même la science positiviste? Plus localement, comment expliquer la fascination de nos psycho-pédagogues pour Rogers ou, tout récemment, pour Laborit? Comment décrire l'effet d'Hitler, non seulement sur les Allemands, mais aussi sur nous? Comment se fait-il que seulement certaines lectures m'ont fait réfléchir au point de transformer ma pratique (par adhésion ou réfutation)? Est-ce que la nature d'un exposé comme celui-ci a quelque chose à voir avec son effet? Et comment décrire ce rapport? Peut-on construire une "écologie des idées" dans leur rapport avec le réel?

J'ai bien peur de ne jamais pouvoir répondre de façon satisfaisante à ces questions. Je peux dire cependant que dans les cas où j'ai été influencé par des idées, leur validité était secondaire. Ces théories m'ont surtout provoqué en introduisant une différence dans mon réel subjectif, en m'obligeant à agir sur ma propre représentation, sur mon propre réel. Elles m'ont soit séduit, soit choqué. Elles ne m'ont pas laissé indifférent et froid.

Et c'est ce que j'ai tenté de vous offrir dans cet exposé: une représentation totalisante de ce que je considère comme notre condition commune qui, je l'espère, aura de l'impact sur vous, peu importe sa direction. Une réfutation massive pourrait être un effet intéressant.

EPILOGUE: DERAPAGE SUR LA NOTION DE RECHERCHE PERFORMATIVE EN SCIENCES HUMAINES

Supposons une collectivité en développement (comme par exemple l'ensemble des participants au GRIR) qui est elle-même un sous-ensemble d'une collectivité plus large (par exemple, la région du Saguenay), elle aussi en développement. Et supposons que la première (le GRIR) se donne la mission d'étudier et de favoriser le développement de la seconde (le Saguenay).

Le rapport entre la petite collectivité et celle qui l'inclut est-il analogue à celui qui existe entre elle-même et ses propres sous-ensembles (sous-groupes, tendances, individus)? Autrement dit, chacun des sous-groupes et individus participant au GRIR se fait une idée de ce qu'est le GRIR et de comment il pourrait se développer. Ces diverses positions sont en compétition et en interinfluence. Et l'état

de développement du GRIR à tout moment donné est la résultante du processus de cette interinfluence. Tout comme le développement de la région du Saguenay est la résultante du processus d'interinfluence entre les sous-collectivités qui la composent, dont le GRIR.

Si le rapport est effectivement analogue, le travail d'étude et de développement des collectivités peut être entrepris et performé à plusieurs niveaux, mais avec cette particularité que tous les acteurs y sont impliqués et y participent, consciemment ou non, et que le problème n'est plus celui de leur "objectivité", ni de la valeur comparée de leurs points de vue, ni même celui de leur conscientisation, mais celui des effets réels qu'ils ont les uns sur les autres. La "vérité" ou la "rationalité" des points de vue, mis à part le problème de les évaluer, comptent beaucoup moins que leur pouvoir d'affecter les événements.

Les sous-collectivités que l'on appelle scientifiques ne font pas exception à la règle. Leur point de vue, si scientifique soit-il, est soumis au jeu de l'interinfluence et ce n'est pas parce qu'une version des faits est "scientifique" qu'elle est automatiquement acceptée. De fait, même la science est un point de vue. Et pour les scientifiques, leur façon de définir les problèmes, de les traiter et d'expliquer les phénomènes sont des "effets de ce qui se passe ou s'est passé" et peut à son tour être considérée comme des essais d'influence à plusieurs niveaux de la collectivité. (Et ce texte n'échappe pas à la règle).

Le processus de cette interinfluence qui constitue le développement collectif peut-il être expliqué? Certainement, mais jamais de façon définitive, trans-

historique, généralisée, objective, etc.; toujours à partir d'une position impliquée, d'un point de vue où il y a des intérêts, des désirs et des intentions particulières (non collectives). Autrement dit, l'explication n'arrive jamais à s'extirper du jeu de l'interinfluence et de l'activité scientifique; en ce sens, elle n'est qu'une forme d'activité humaine, une tentative d'influence comme les autres dont les effets sont soumis aux mêmes règles que les autres.

C'est ici que s'inscrit ce que j'appelle la recherche performative: une activité de recherche qui essaie de suivre le rythme du réel de l'interinfluence. Une recherche qui s'intéresse beaucoup plus à ses effets, à ce qu'elle performe, qu'aux constats; qui tente de produire des développements plutôt que de définir le développement; qui considère le vrai/faux et le bon/mauvais comme des opinions des acteurs et ne cherche plus à donner raison à l'un ou à l'autre; qui se considère elle-même comme un point de vue et refuse conséquemment le rôle d'arbitre ou de définition exclusive du réel qu'on fait semblant de lui accorder; une recherche qui fait ce qu'elle dit plutôt que de dire ce qui devrait être fait. Une recherche épistémologiquement non répressive, qui ne se donne aucune supériorité épistémologique a priori.

Pour illustrer, supposons un colloque du GRIR sur le Renouveau méthodologique en sciences humaines et supposons, parmi un ensemble infini de tentatives possibles d'influence, les interventions suivantes:

- Un membre a dressé la carte du ciel de l'organisme et annonce la catastrophe si l'organisme ne s'oriente pas définitivement vers les sciences occultes;

- Un membre a fait une recherche quantitative sur les motivations à participer au GRIR et en arrive à la conclusion que la motivation la plus importante est la recherche d'un pouvoir qui manque dans d'autres milieux;
- Un membre déplore la baisse graduelle du nombre de subventions au GRIR depuis quelques années et invite les participants à développer un style de recherche plus vendable, sinon...
- Un invité donne un exposé sur les méthodes qualitatives comme solution aux problèmes de la recherche en sciences humaines et sur les collectivités en particulier;
- Un membre récite des poèmes, chante, offre une tournée de bière et fait venir des danseuses nues pour protester contre l'intellectualisme pédant (selon sa propre expression) qui règne au GRIR;
- Un membre s'élève contre le sexisme de ce dernier participant et de celui qui a écrit ce texte;
- Un invité essaie de "faire ce qu'il dit", c'est-à-dire provoquer un processus de recherche performative par sa conférence sur la recherche performative;
- Un sous-groupe de membres annonce sa démission du GRIR si on s'entête à remettre en question la nécessité de la recherche quantitative;
- Un expert en développement organisationnel attribue les tensions internes vécues au GRIR au manque de

pluralisme dû au biais disciplinaire des membres et propose une dynamique de groupe pour y remédier;

- Un sous-groupe mécontent prépare en catimini le renversement de la présente direction aux prochaines élections;
- Etc..

On peut voir toutes ces interventions comme des performances dont le but (ou l'intention) est d'influencer la direction du développement de la collectivité, et dont l'effet (qui n'a souvent rien à voir avec l'intention) est susceptible de provoquer des développements dans la collectivité (mais là il devient difficile de contrôler ou de prédire leur direction). Laquelle de ces performances est, selon vous, la plus susceptible d'avoir des effets sur le développement du GRIR? (Bien réfléchir avant de répondre).

NOTES ET REFERENCES

Notes

- (1) Par exemple, en psychologie la question pourrait se poser de la façon suivante: si le concept que j'ai de moi est un sous-ensemble de l'ensemble qui me constitue, quelles sont les limites à la connaissance que je peux avoir de moi? De même la question analogue en sociologie: si le groupe des sociologues est un sous-ensemble d'une société, quelles sont les limites à l'explication qu'ils peuvent donner de cette société?
- (2) L'influence dont on parle ici implique plus l'idée générale d'impact que celle de la direction désirée par l'émetteur. Ainsi, un discours sur la nécessité de la paix pourrait, théoriquement, produire la guerre ou vice-versa. De la même façon, un discours scientifique peut produire comme effet une vague énorme de réfutations. Par exemple, le discours scientifique des socio-biologistes a provoqué des développements significatifs en sciences humaines de par la vague de réfutations et de débats qu'il a suscités.
- (3) Remarquons d'ailleurs que vis-à-vis une tentative de persuasion de ce type, la stratégie spontanée de neutralisation consiste à démontrer que les "lois de la preuve" n'ont pas été respectées et que la subjectivité, les intérêts, l'ignorance, etc., de l'interlocuteur ne sont pas absentes de la production de ses résultats.

- (4) Rappelons-nous que l'effet dépend aussi beaucoup du contexte global dans lequel se produit l'influence.

- (5) Pour les lecteurs qui l'auront déjà remarqué, je suis tout à fait conscient de la nature paradoxale de cette entreprise. Cet exposé se nie lui-même en empruntant une allure constative pour "démontrer" qu'on ne peut vraiment constater. Disons qu'il tente de provoquer, comme le dirait Lyotard, "l'émotion du vrai". Je ne vois pas comment je pourrais procéder autrement. Ce paradoxe illustre très bien un des propos de Lacan: "Un réel sera désormais situé comme ce que le sujet est condamné à manquer, mais que ce manquement même révèle".

- (6) Ceci n'est pas tout à fait exact: c'est justement l'impossibilité d'établir un critère de distinction purement linguistique qui a poussé Austin à l'abandonner pour orienter sa recherche vers une théorie générale des actes de langage.

- (7) C'est moi qui applique la théorie de Russell et Whitehead à Austin. Pour des raisons qu'on pourrait (ou non) comprendre, Austin n'a pas daigné considérer cette porte de sortie à la fois disponible et élégante de la transposition de l'opposition (qui ne tient plus) en paradoxe.

J'ai moi-même appris cette solution de Wilken qui en fait un usage beaucoup plus sophistiqué.

- (8) Notons en passant que la légitimité de la punition requiert cette responsabilité de l'auteur vis-à-vis ses propos.
- (9) "Sens" peut être entendu pleinement dans ses deux significations de compréhension et de direction.
- (10) Soit à cause de sa pluralité et de son indécidabilité, soit à cause du sentiment réel de son absence.
- (11) Il n'est pas question de validité ici.
- (12) Elle peut se faire à l'intérieur du postulat que le sens existe et peut être découvert (ce qui est un sens en soi) ou à l'intérieur du postulat que le sens doit être construit (ce qui est aussi un sens en soi).
- (13) Je signale que pour moi, le sujet humain n'est pas nécessairement l'individu. Il peut être, entre autres, un groupe, une organisation, une société et même "l'anthropos". Dans l'autre sens (mais j'hésite beaucoup à aller dans cette direction) il pourrait être une pensée, un concept, un sentiment, une sensation...
- (14) Ici je tiens à faire remarquer que cette transformation ne règle pas nécessairement les problèmes pragmatiques des sous-systèmes.
- (15) Ici je postule qu'on ne peut pas ne pas être. A ce moment-là, on n'aurait pas d'effet!!! Comme le dit le Bouddha, "ce qui est est, ce qui n'est pas n'est pas".

- (16) Mouvement a ici le sens global de "gesture" que lui donne G.H. Mead.
- (17) Ce qui précède et ce qui suit est une "concoction assaisonnée" de la théorie de l'échange de Thibault et Kelley avec la théorie de la communication de Watzlawick et collaborateurs.
- (18) Vous reconnaissez Bateson?
- (19) Vous aurez compris que le sort est le "revenu net", c'est-à-dire le rapport entre les coûts et les bénéfices. Mais je soutiens qu'il ne s'agit pas d'une vision mercantile des relations humaines, elle est tout au plus "économique", dans le même sens où on parle de "l'économie libidinale".
- (20) Ici c'est la poule et l'oeuf. Il ne sert à rien de chercher "qui a commencé". Ce serait essayer de totaliser l'interaction à partir d'un point de vue. Le choix d'un début et d'une fin est une représentation ponctuée par quelqu'un.
- (21) Il faut être clair ici, je participe, par cet exposé, à ce que je décris. Je ne suis pas "en dehors".
- (22) Ceci s'applique aussi à ce que des auteurs ont appelé l'abdication devant la création. Vouloir ou accepter que les autres définissent le sens pour moi est aussi une tentative de définir le réel... et le sens.
- (23) J'emploie le mot dans le sens que lui donnent Lacan et Wilden. Ce qui suit s'inspire en plus, de Rosset.

- (24) Ici, il s'agit du processus même de l'aliénation avec ses trois moments d'objectivation, de mystification et de domination. Le sujet s'objective lui-même par sa création, oublie qu'il a participé à la production de l'objet, ce qui permet à l'objet de le dominer. (Voir Leclerc pour plus de détails).
- (25) Bien que ce mot soit utilisé à tort et à travers, je sens le besoin de le répéter ici parce qu'il a souvent été employé pour souligner des phénomènes analogues.
- (26) Ce sont les effets, non la reconnaissance, qui sont en jeu ici; l'analyste, non l'analyste comme dirait Lapassade.
- (27) De par la dynamique énoncée plus haut, il n'a pas besoin d'être invité pour y renoncer. Il l'incorpore en fait dans son projet.
- (28) Il n'en est pas nécessairement ainsi si je réduis mon identité à celle de ma situation de scientifique.
- (29) Même si mes propos s'adressent autant aux sciences dites exactes qu'aux sciences humaines comme tel, je n'ai pas pris le temps d'y insérer les précisions et les rectifications nécessaires pour établir l'argument. Pour les fins de notre propos, le lecteur considérera donc que, dans ce texte, le terme science réfère surtout aux sciences humaines.
- (30) Certainement dans le cas de la science dite positiviste, mais permettez-moi d'avoir mes doutes sur toute

approche qui revendique le statut de scientifique dans le contexte actuel.

- (31) Ici, je charrie un peu, cette "apparition" nécessitera probablement plusieurs ajustements de sa part.
- (32) Même remarque que la précédente. Je simplifie beaucoup sans pourtant être inexact. Le lecteur intéressé au détail sera séduit par la subtilité de l'argument de Feyerabend lui-même.
- (33) Curieusement, il semble que c'est au niveau des constatations non-signifiantes, c'est-à-dire sans implication importante pour le sens, que les résultats empiriques se contredisent le moins.
- (34) On peut utiliser le prestige de la science pour passer à peu près n'importe quoi. A partir du moment où c'est possible, la validité des résultats est indécidable, ou dépend de critères non-scientifiques comme l'autorisation de créer une corporation.
- (35) Le véritable problème, ici, est que nous avons à composer par la suite avec les effets de ces influences sur notre propre sort comme humains, et ce indépendamment des moyens utilisés (que nous le dédaignons ou non).

Références

- ALBERONI, Francesco. Le choc amoureux. Paris, Ramsay, 1981.
- AUSTIN, J.L. Quand dire c'est faire. Paris, Seuil, 1970.
- BAREL, Y. Le paradoxe et le système. Essai sur le fantastique social, Grenoble, P.U.F., 1979.
- BATESON, Gregory, Vers une écologie de l'esprit. Tome I et II: Paris, Seuil, 1980.
- BATESON, Gregory, Mind and Nature. A necessary unity. Bantam Books, 1980.
- BERGER, P.L. et LUCKMAN, T. The social construction of reality. Harmondsworth: Penguin, 1967.
- DAIGNEAULT, Jacques. Prolégomènes à toute pédagogie future qui pourra se présenter comme art véritable. Thèse de doctorat en philosophie de l'Education, Université Laval (déposée), 1984.
- DIONNE, Pierre, Vision pragmatique interprétative: planification stratégique de la négociation collective. Thèse de doctorat, Relations Industrielles, Université Laval, 1984 (déposée).
- EMTCHEV, André. L'éducation envisagée comme l'évolution du conflit entre le majoritaire (éducateur) et le minoritaire (éduqué) au sujet de l'Objet. Projet de thèse de doctorat en Psycho-pédagogie, Université Laval, 1984.

FELMAN, S. Le scandale du corps parlant. Don Juan et Austin ou la séduction en deux langues, Paris, Seuil, 1980.

FEYERABEND, Paul. Contre la méthode. Esquisse d'une théorie anarchiste de la connaissance, Paris, Seuil, 1979.

LACAN, J. Ecrits, Paris, Seuil, 1966.

LAING, R.D. et COOPER, D., Raison et violence, Paris, Payot, 1971.

LAING, R.D. PHILLIPSON, H. et LEE, A.R. Interpersonal perception: A theory and method of research, New York: Harper and Row, 1972.

LECLERC, Chantal. L'aliénation dans les relations interpersonnelles. Thèse de doctorat en Counseling et Orientation, Université Laval (en rédaction finale), 1984.

MEAD, George H. L'esprit, le Soi et la société, Paris, P.U.F., 1963.

MOSCOVICI, Serge. Psychologie des minorités actives, Paris, Dunod, 1982.

MOSCOVICI, Serge. L'âge des foules, Paris, Fayard, 1981.

OUELLET, Gillies, Vision pragmatique interprétative: analyse stratégique de la négociation collective, Thèse de doctorat en Relations Industrielles, Université Laval (déposée), 1984.

- PICARD, France. Les effets réciproques de l'insécurité ontologique et de la représentation de la performance. Projet de thèse de doctorat en Counseling et Orientation, Université Laval, 1984.
- ROSSET, Clément. Le réel et son double, Paris, Gallimard, 1976.
- ROSSET, Clément. L'objet singulier, Paris, Minuit, 1979.
- SARTRE, J.P. Critique de la raison dialectique, Paris, Gallimard, Bibliothèque des Idées, 1965.
- THIBAUT, J.W. et KELLEY, H.H. The social psychology of groups, New York, John Wiley and Sons, 1959.
- WATZLAWICK, Paul et al. Une logique de la communication, Paris, Seuil, 1972.
- WATZLAWICK, Paul et al. Changements, paradoxes et psychothérapie, Paris, Seuil, 1975.
- WILDEN, Anthony. Système et structure, Essai sur la communication et l'échange, Montréal, Boréal Express, 1983.

BIBLIOGRAPHIE

Recherche et méthodes qualitatives

AMPLEMAN, G. et al. Pratiques de conscientisation, Montréal, Nouvelle Optique, 1983.

BARBIN, L. L'analyse du contenu, Paris, Presses universitaires de France, 1980.

BASS, R.K. An exploratory study of procedures for measuring and mapping qualitative symbolic orientations. Ann Arbor, Mich.: University Microfilms International, 1976.

BERGER, J. et K. MOHR, Une autre façon de raconter. Paris: Maspéro, 1981.

BERTAUX, D. Histoires de vie ou récits de pratiques? Méthodologie de l'approche biographique en sociologie, Paris: Rapport C.O.R.D.E.S., 1976.

BEYNIER D. et al. Analyse du social. Théorie et pratiques. Paris, Anthropos, 1984.

BOGDAN, R. et S.J. TAYLOR, Introduction to Qualitative Research Methods: A Phenomenological Approach. New York: Wiley, 1975.

- BOGDAN, R. et S.K. BILKEN. Qualitative research for education: an introduction to theory and methods. Boston et Toronto: Allyn and Bacon, 1982.
- CLAPIER-VALLADON, S. et al. Récits de vie. Théorie et pratique. Paris, Presses universitaires de France, 1983.
- DESLAURIERS, J.P. Guide de recherche qualitative. Sherbrooke, Université de Sherbrooke, Département de géographie, 1982.
- DESROCHES, H. Apprentissage en sciences sociales et éducation permanente. Paris, Editions Ouvrières, 1970.
- DUPUIS, J.P. et al. Les pratiques émancipatoires en milieu populaire. Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, collection Documents préliminaires no. 2, 1982.
- FERRAROTTI, F. Histoire et histoires de vie: la méthode biographique, Paris: Librairie des Méridiens, 1982.
- FREIRE, P. Pédagogie des opprimés. Paris: Maspéro, 1974.
- GAGNON, N. et J. HAMELIN, L'histoire orale. Saint-Hyacinthe: Edisem, 1978.
- GLASER, B.G., STRAUSS A.L., The discovery of grounded theory: strategies for qualitative research. Chicago: Aldine, 1967.

- GLASER, B.G. Theoretical Sensitivity: Advances in the Methodology of Grounded Theory. Mill Valley, California: Sociology Press, 1978.
- GOLDSTUCKER, J.L. et al. Qualitative research in marketing. Chicago: American Marketing Association, 1976.
- HARDY-ROCH, M. Débat sur les approches en recherche sociale: les principaux éléments de l'application d'une forme d'approche systémique, principalement qualitative, dans le cadre de l'étude du phénomène du secondaire professionnel court et le questionnement qui accompagne cette démarche de recherche. Ste-Foy: INRS/Education, 1982.
- HESS, R. Le temps des médiateurs: le socioanalyste dans le travail social. Paris: Anthropos, 1974.
- HUMBERT, C. Conscientisation. Paris: L'Harmattan, 1976.
- HUMBERT, C. et J. MERLO. L'enquête conscientisante: problèmes et méthodes. Paris: Harmattan, 1978.
- KENNEDY, J.J. Analysing qualitative data: Introductory loglinear analysis for behavioral research. New York: Praeger, 1983.
- KING, J.R. Production planning and control an introduction to qualitative methods. Oxford: Pergamon Press, 1975.
- KRIPPENDORFF, K. Content Analysis. Beverly Hills, California: Sage Publications, 1984.

- LABRIE, V. Précis de transcription de documents d'archives orales. Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, Collection instruments de travail no 4, 1982.
- LAMOUREUX, H. et al. L'intervention communautaire. Montréal: Editions Albert-Saint-Martin, 1984.
- LAZARSFELD, P.F. Qualitative analyses: historical and critical essays. Boston et Toronto: Allyn and Bacon, 1972.
- LE BORTERF, G. L'enquête participation en question. Paris: Ligue de l'enseignement et de l'éducation permanente, 1981.
- LECLERC, G. L'observation de l'homme, une histoire des enquêtes sociales. Paris: Seuil, 1979.
- LECOMTE, R. et L. RUTMAN. Introduction aux méthodes de recherche évaluative. Ottawa: Université de Carleton, 1983.
- LOFLAND, J. Analyzing social settings: a guide to qualitative observation and analysis. Belmont, Calif.: Wadsworth, 1971.
- MAANEN, J.V. Et al. Varieties of qualitative Research. Beverly Hills, California: Sage Publications, 1982.
- MCCALL, G.J. et J.L. SIMMONS. Issues in Participant Observation: A text and a Reader. Reading Mass.: Addison-Wesley Publishing, 1969.

- MERTON, R.K. et al. Qualitative and quantitative social research. New York: Free Press, 1979.
- MORGAN, G. Beyond Method: Strategies for Social Research. Beverly Hills, California: Sage Publications, 1983.
- MUCHIELLI, R. L'analyse de contenu des documents et des communications. Paris: Editions ESF, 1979.
- MUCHIELLI, R. Le questionnaire dans l'enquête psychosociale. Paris: Editions ESF, 1979.
- NISON, A. Travail social et méthodes d'enquête sociologique. Paris: Editions ESF, 1967.
- PATTON, M.Q. Qualitative evaluation methods. Beverley Hills, California: Sage Publications, 1980, 381 p.
- PINEAU, G. et M.M. Produire sa vie: autoformation et autobiographie. Montréal: Editions Albert Saint-Martin, 1983.
- PINEAU, G. Vie des Histoires de vies. Université de Montréal, Faculté d'éducation permanente, 1980.
- PLUMMER, K. Documents of Life. London: Allen & Unwin, 1983.
- POIRIER, J. et CLAPIER-VALLADON, S. L'approche biographique-Réflexions épistémologiques sur une méthode de recherche. Nice: Editions Nice, CUM, 1983.

- RACINE, J.B. et al. Quantitative and qualitative geography: la nécessité d'un dialogue. Département de géographie, Ottawa: Editions de l'Université d'Ottawa, 1971.
- ROSSI, P.H.E. et al. Qualitative and quantitative social research: papers in honor of Paul F. Lazarsfeld. New York: Free Press, 1979.
- SCHATZMAN, L. et A. L. STRAUSS Field Research: Strategies for a Natural Sociology. Englewood Cliffs, N.J.: Prentice-Hall, 1973.
- SCHWARTZ, H. et al. Qualitative sociology: a method to the madness. New York: Free Press, 1979.
- SEGUIER, M. Critique institutionnelle et créativité collective. Paris: INODEP, Editions L'Harmattan, 1978.
- SELLTIZ, C. et al. Les méthodes de recherche en sciences sociales. Montréal: Les Editions HRW, 1977.
- SHAFFIR, W.B.E., et al, Fieldwork experience: qualitative approaches to social research. New York: St-Martin's Press, 1980.
- SMITH, R.B. et al. Qualitative methods. Cambridge, Mass.: Ballinger, 1982.
- SPARDLEY, J. Participant Observation. New York: Holt, Rinehard & Winston, 1980.
- THOMPSON, P. The Voice of the Past: Oral History. Oxford: Oxford University Press, 1978.

TOURAINÉ, A. La voix et le regard: Paris, Seuil, 1978.

TREMBLAY, M.A. Initiation à la recherche en sciences humaines. Montréal: McGraw-Hill, 1968.

VACCA, J.L. et al. Participant observation: a qualitative orientation for reading research. Arlington: Eric Document Reproduction Service, 1979.

WAGNER, J. Images of Information, Beverly Hills, California: Sage Publications, 1979.

